

Le
Secret de Byron

PAR

Roger DE VIVIE DE RÉGIE

PARIS

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

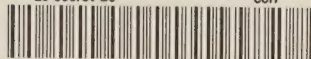
14, RUE DE L'ABBAYE (6^e)

1927

PR 4382.V58 1927

Le secret de

cen



3 0081 000 285 563

Central Library
**VANDERBILT
UNIVERSITY LIBRARY**

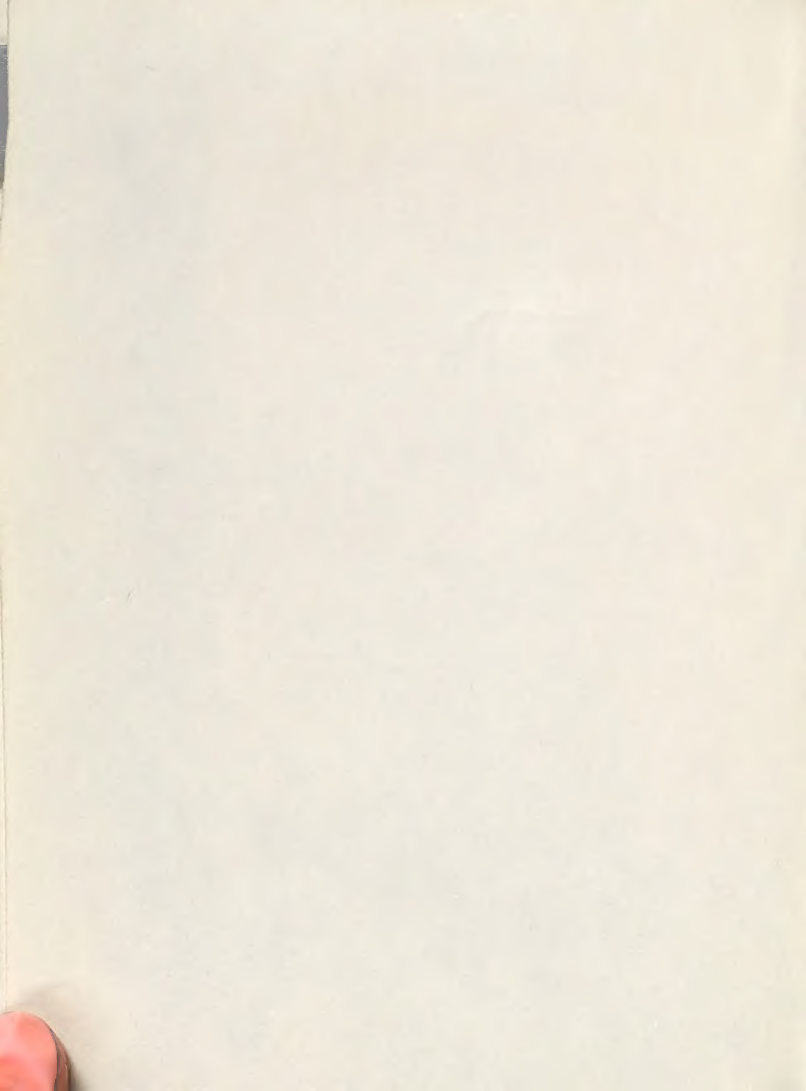
NASHVILLE, TENNESSEE

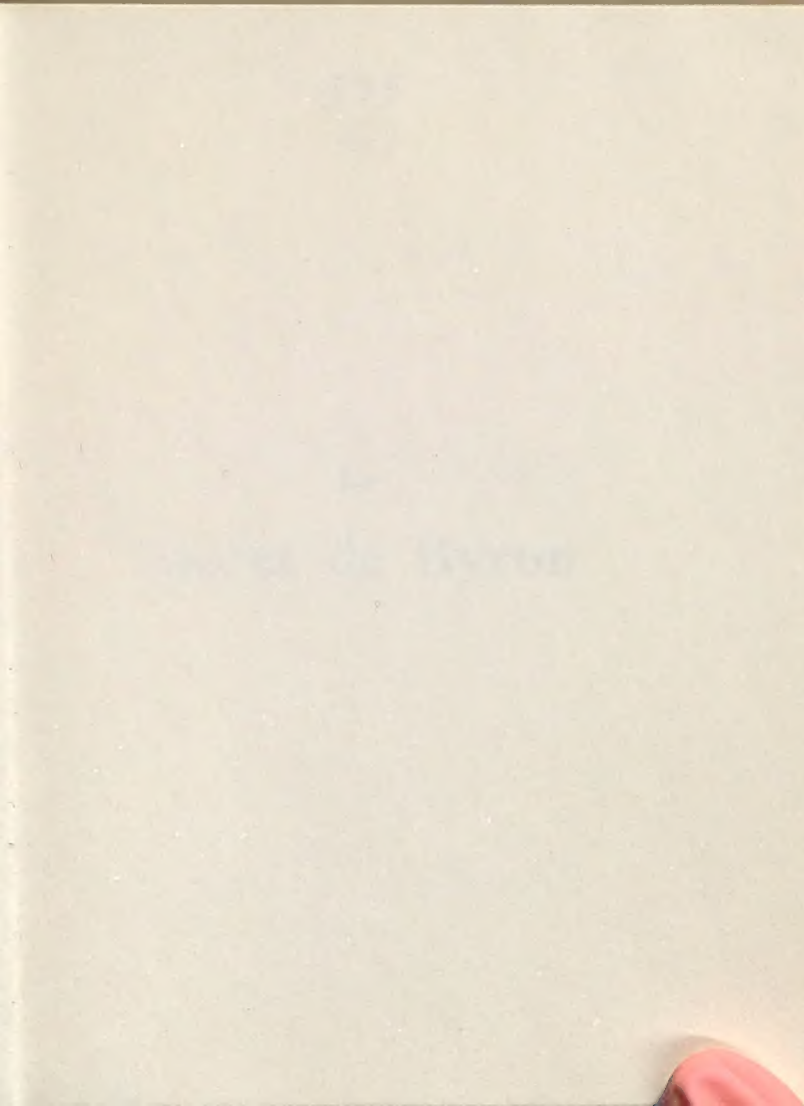


Pascal Pia Collection

PR
4382
.V58
1927

126086







373
57

Le
Secret de Byron

DU MÊME AUTEUR

**Les Femmes et la Société de nos derniers Parle-
mentaires toulousains.** Toulouse, chez Lagarde et
Sébille (1901). *Epuisé.*

Le Particularisme toulousain de 1775 à 1830. Tou-
louse, chez Douladoure (1921).

Clémence ou la magnifique Aventure. Toulouse,
chez Bonnet (1924).

Le Secret de Byron

PAR

Roger DE VIVIE DE RÉGIE

PARIS
ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, RUE DE L'ABBAYE (6^e)

1927

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*25 exemplaires sur hollande Van Gelder,
numérotés de 1 à 25.*

EXEMPLAIRE N° 21

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays



PRÉFACE

CHACQUE vendredi soir, les Mainteneurs de la vénérable Académie des Jeux Floraux se réunissent dans une des salles de ce joyau de la Renaissance Toulousaine qu'est l'hôtel d'Assézat. Assis autour de la grande table, près de l'armoire sculptée qui renferme les Leys d'amor et les registres six fois centenaires de l'Académie, ils écoutent, sous les regards des plus illustres d'entre eux, Pibrac, Jules de Rességuier, Chateaubriand, Hugo, etc., la lecture que fait l'un d'eux, de quelques

pages de sa composition. Après quoi, chaque Académicien, en commençant par celui qui est assis à la droite du lecteur, formule son opinion sur ce qu'il vient d'entendre. On appelle cela le tour de parole et chacun, selon son tempérament, y fait valoir son érudition, son esprit critique ou sa bienveillance.

Or, à une des dernières séances de l'année académique 1926, la lecture inscrite à l'ordre du jour était intitulée simplement : « *La mystérieuse légataire* » par M. de Vivie de Régie.

Ce titre, on l'avouera, n'avait rien de nature à piquer la curiosité, et pouvait s'appliquer à quelque nouvelle œuvre de pure imagination. Nous n'en étions pas moins venus nombreux en séance, car nous connaissons et apprécions le talent et la tournure d'esprit de notre confrère, qui sait présenter les choses les plus re-

battues, sous un aspect nouveau, ainsi qu'il le fit naguère à propos de la Légende de Clémence Isaure¹. Notre espoir ne fut pas déçu, loin de là. Très myope, le nez sur son papier, de Vivie commença la lecture d'une étude qui nous parut, tout d'abord, un extrait de ces papiers de famille, genre livre de raison, que, pour ma part, je juge fort intéressants, car ils nous font pénétrer dans la vie intime de nos populations rurales d'autrefois. Il y était question du grand-père de M^{me} de Vivie de Régie, M. de Waroquier de Puel-Parlan, un ancien officier, démissionnaire de 1830, homme de bien et de dévouement, prenant sous sa protection, au début du second Empire, une famille de paysans aveyronnais, dont la mère venait de mourir, laissant les siens

1. Clémence ou la magnifique aventure, roman (Toulouse 1924).

dans les plus grands embarras. C'était une Anglaise, de manières distinguées, qui semblait déclassée dans ce milieu rustique. Un mystère planait sur elle, sur sa naissance, sa famille, sa vie. Les droits qu'elle laissait à ses enfants sur des sommes déposées en Angleterre, étaient imprécis et contestés de toutes les manières, par une puissante et noble famille. Comme dans les plus beaux romans de l'époque romantique, il était question d'importants papiers enfermés dans une mystérieuse cassette qu'un homme de loi se refusait à restituer.

Et voici que, tout à coup, des noms inattendus et célèbres surgissent. Au-dessus de ces pauvres paysans aveyronnais vient à planer l'ombre coupable de lord Byron.

M. Duméril, l'ancien professeur de littérature anglaise à l'Université de Tou-

louse, et M. Jules Marsan, l'érudit historien du Romantisme, voyaient se fixer définitivement un point, vivement discuté, d'histoire littéraire. Armand Praviel, esquissait en pensée un roman historique du temps de Louis-Philippe, et tous les membres de l'Académie suivaient avec un intérêt passionné les péripéties de cette aventure, ignorée jusqu'ici, et apportant la preuve que lord Byron n'avait pas été accusé faussement d'inceste.

En effet, ce paysan aveyronnais, ce Taillefer que M. de Waroquier plaçait comme cocher, était veuf de Médora Leigh, fille d'Augusta Leigh, la demi-sœur, trop aimée, de lord Byron. Les deux enfants dont, pendant douze ans, il revendiquait les droits avec une ténacité et un dévouement remarquables, étaient les enfants de cette Anglaise, et c'est grâce à l'important dossier des nombreuses dé-

marches faites de 1849 à 1861, que M. de Vivie a pu reconstituer la triste histoire de la vie, et hélas ! des déchéances de *Médora Leigh*.

*
* *

On sait comment naquit et se développa cette accusation d'inceste. D'abord chuchotée à l'oreille au moment du départ du poète (1816), dans un petit cercle d'intimes et d'initiés, ainsi que le dit M. Boutet de Monvel, qui persiste à défendre la mémoire de lord Byron (Vie de lord Byron, p. 5) cette accusation prit corps par la publication de l'article de Mrs Beecher Stowe (1869) et surtout par le livre de lord Lovelace, petit-fils de lord Byron (Astarté, 1905). Il n'est pas besoin de rappeler le scandale soulevé par de pareilles affirmations, et on conçoit l'ardeur

des polémiques qui se produisirent aussi bien en Angleterre qu'en France. Le dernier ouvrage important publié dans le clan des accusateurs anglais, est celui de Sir John C. Fox, ancien Senior Master de la Cour suprême. Il parut en 1924 sous le titre de « The Byron Mystery ». Ce n'est en somme qu'une réédition, revue et augmentée, des retentissants articles publiés en 1869 dans Temple Bar contre lord Byron, par John Fox, le propre père de l'auteur. Celui-ci est donc par tradition de famille un adversaire du poète. La source principale de sa nouvelle documentation provient cependant de la famille même de lord Byron, puisque sir Lovelace lui communiqua, non seulement les pièces dont il s'était servi pour écrire Astarté, mais même de nouveaux documents. Or, d'après un des Byroniens français les plus renseignés, M. René Puaux,

un des chapitres les plus curieux du livre de sir John Fox, est celui qui a trait à Elizabeth Médora Leigh, « considérée par beaucoup, dit-il, comme la fille de Byron ». (Temps, 18 avril 1925.)

On a, en effet, beaucoup discuté sur la naissance de cette enfant, dont on ne savait jusqu'à présent que fort peu de choses. Sans aller jusqu'à mettre en doute son existence, comme le faisait le critique allemand Bleibtreu, dans sa défense de Byron, l'ignorance où l'on était de son sort, était exploitée par quelques auteurs. Il avait bien paru à Londres en 1869, un livre de Mackay, intitulé : Médora Leigh, a Hystory and a Autobiography, mais cette histoire, fort incomplète, s'arrêtait en 1843, époque où Médora revint en France. A partir de ce moment, on perdait sa trace. On croyait savoir qu'elle avait épousé un soldat français retraité et

qu'elle était morte en 1849, mais on ignorait aussi bien le nom de son mari, que le lieu et la date exacte de son décès. Rappelant tous ces mystères qui restaient à percer, M. René Puaux terminait son article par cette phrase : « Quel est le chercheur aveyronnais qui inscrira cette trouvaille à son actif? »

M. de Vivie de Régie a largement comblé les vœux de M. Puaux. Non seulement il a donné le nom du mari de Médora et le lieu de sa mort, mais il a versé au dossier de lord Byron toute une série de documents et d'actes fort importants. Cependant, lorsque M. de Vivie eut publié dans la Revue des Deux Mondes, du 1^{er} décembre 1926, son étude sur Médora Leigh, M. Puaux, comme d'ailleurs M. Paul Souday, ont critiqué les conclusions qu'il tire de certains écrits ou de certains faits. C'est évidemment

affaire d'appréciation personnelle. Mais je suis persuadé que les lecteurs suivront l'auteur dans ses déductions. Elles me paraissent d'une logique absolue. On lira comme un véritable roman la douloureuse histoire des déchéances de cette nièce (et fille) de lord Byron.

Je n'ai ni l'intention, ni la possibilité de discuter l'importance des papiers renfermés dans la cassette de fer. Et d'ailleurs qui le pourrait ? puisque ceux qui en avaient eu connaissance sont tous morts, et que celui, qui, le dernier, les a lus, le Chancelier de l'Ambassade de France à Londres, scandalisé par leur teneur, les a brûlés l'un après l'autre. On estimera vraiment que leur immoralité devait être extrême, et par conséquent se rapporter au crime reproché à Byron, car s'il s'était agi de tout autre chose, on ne concevrait pas la nécessité de cet auto-

dafé rigoureux. Les diverses aventures de Médora étaient connues, et s'il eût dû y avoir dans ces lettres et brouillons de lettres quelque chose de nature à porter atteinte à sa mémoire, elle n'eût pas insisté comme elle l'a fait, pour que ces papiers fussent remis à son mari et à ses enfants. Si elle y tenait tant, c'est qu'elle considérait, sans nul doute, que ces documents étaient de la plus grande importance pour la famille qu'elle laissait dans une situation précaire. Ils constituaient à ses yeux un élément, non pas de chantage, mais de pression et de défense vis-à-vis de l'orgueilleuse famille anglaise à laquelle elle appartenait et qui l'avait rejetée. Elle pensait, grâce à eux, pouvoir lui rattacher les pauvres orphelins perdus dans les sauvages montagnes de l'Aveyron, et assurer leur avenir.

N'oublions pas, non plus, qu'elle avait,

malgré tout, l'orgueil de sa race et de son sang. Elle savait qu'elle était fille de lord Byron, et, chose étrange, elle le savait par lady Byron elle-même, qui lui confirma le soupçon qu'elle en avait (Lettre de lady Byron à Miss Doyle, 4 avril 1843, citée par M. Puaux). Il est à croire que c'est par la lecture de ces papiers, dont il est, à cette époque, question pour la première fois, que Médora fut mise sur la voie du terrible secret de sa naissance. Elle comprit aussitôt, comme le dit M. de Vivie, le parti qu'elle pouvait en tirer dans la lutte qu'elle soutenait contre sa famille, surtout lorsqu'elle en eut obtenu l'aveu de sa tante, l'implacable lady Byron. On peut presque dire qu'elle était fière de cette filiation, malgré la honte qui pouvait en rejaillir ; elle en fait part à ses enfants, c'est-à-dire à sa fille, seule en âge de comprendre une pareille con-

fidence. D'où l'on peut conclure qu'elle tenait à lui faire remettre la preuve matérielle de ses dires. Elle voulait appuyer sur des documents la tradition orale de sa naissance. Les événements ne se déroulèrent pas selon ses désirs. Mais sa fille, se fiant à la parole maternelle, se considérait comme étant une Byron. Nous avons sur ce point le témoignage si intéressant et décisif de M^{lle} D., qui l'a connue dans sa jeunesse et en a gardé un souvenir précis et ému.

Médora était venue au monde chargée d'une lourde hérédité, presque pathologique, il faut le dire pour son excuse. L'histoire des Byron enregistre des tares à chaque génération : névrose et alcoolisme. Le père du poète était surnommé Jack le fou, et la boiterie de lord Byron, sans parler d'autres indices, peut déjà être considérée comme une marque

de dégénérescence. Augusta, ayant les mêmes origines, ne pouvait être un élément de redressement et d'amélioration de la race, bien au contraire, car les physiologistes ont constaté le danger des unions consanguines. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que Médora, physiquement bien constituée, ait cependant présenté une infériorité morale telle, que, vicieuse précoce, elle se soit laissée séduire dès l'âge de seize ans par son cousin et beau-frère, et qu'elle ait ensuite mené la vie d'aventure que l'on sait.

Mais voici de quoi dérouter toutes les lois de l'hérédité, si l'on n'admettait pas qu'il se produit parfois d'étranges mais consolantes exceptions. De la liaison de Médora et de son cousin et beau-frère Trévanion, naquirent, paraît-il, trois enfants, dont une seule survécut. Trévanion était débauché, buveur et brutal. La

filles qu'il eut de Médora, produit de deux générations de crimes et de fautes, fut au contraire une véritable sainte, expiant dans la paix et le dévouement du cloître, le mal de sa famille. Et c'est sur cette vision reposante que se clôt le livre passionnant et concluant de M. de Vivie.

Comte BEGOUEN.







LE SECRET DE BYRON

MÉDORA LEIGH, FILLE DU POÈTE ?

Il n'est pas de secret que le temps ne révèle.

RACINE.

UNE ACCUSATION QUI REBONDIT

CECI est une contribution nouvelle au procès qui s'instruit depuis plus d'un siècle contre l'un des grands poètes de l'Angleterre et de l'humanité, lord Byron.

Ce procès a été ouvert et entretenu devant l'opinion publique par la famille même de l'intéressé. Mais les premiers

accusateurs, qui ne furent autres que le beau-père et la femme du poète, se sont constamment abstenus d'appuyer leurs dires sur des preuves formelles. A la vérité, ils n'en ont pas senti d'abord un très grand besoin, car ils ont commencé par être crus sur parole. Cependant, quelques doutes se sont bientôt fait jour, puis n'ont guère jamais cessé de grandir.

Rappelons les faits dans leur suite changeante et pathétique¹.

Le 25 avril 1816, Byron quittait l'Angleterre sous les huées et les affronts. Qu'était-il donc subitement arrivé ? Comment celui dont les strophes magnifiques venaient d'éblouir toute une génération, comment ce lord et pair du

1. Les documents qui vont suivre sont tirés des papiers de la famille de Waroquier de Puel-Parlan. L'auteur les a choisis avec le concours éclairé et bienveillant de MM. le comte Bégouën et Henri Duméril, ses confrères de l'Académie des Jeux Floraux.

Royaume, hier encore grisé d'honneurs, était-il tout à coup devenu l'objet d'un mépris universel¹?

Quelque quinze mois auparavant, George-Gordon Byron, lord Byron, avait épousé Anna-Isabella Milbanke. Mariage très inattendu. Miss Milbanke était, certes, de haute naissance, intelligente, poète, savante, artiste, riche, agréable aussi, avec sa taille parfaite, ses yeux bleus myosotis, son teint merveilleux de blonde et sa belle chevelure brune ombrant l'ovale harmonieux de son visage. Mais son caractère correct, froid et grave, contrastait fortement avec celui de Byron, bizarre, instable et fougueux. Une intellectuelle candide et virginale à l'excès, une Minerve dont aucun abandon ne venait jamais tempérer l'air sage et

1. Consulter la vie de lord Byron, par Boutet de Monvel, Plon, 1924.

réserve, allait-elle être la femme qu'il fallait à cet Apollon glorieux, sensuel et léger ? Tous les amis du jeune homme se montraient inquiets et Thomas Moore, en particulier, hochait sa petite tête d'oiseau de malheur¹.

Cependant, les choses paraissaient marcher convenablement lorsque, dans les premiers jours de 1816, lady Byron quitta Londres et le domicile conjugal pour se rendre à la campagne, chez son père. Elle venait de mettre au monde une fille² et les médecins, disait-elle, lui avaient conseillé le grand air et le repos auprès de sa famille, à Kirby Mallory. Le prétexte était plausible. D'ailleurs, elle sut entourer son départ de tant de calme que Byron la laissa s'en aller sans

1. Consulter E. Barrington : *Les Ménages de Byron*. Louis Postif et Marcel Millet. Perrin, 1927.

2. Ada, future Lady Lovelace.

soupçonner absolument rien de ses secrets desseins. De là-bas même elle lui envoya plusieurs lettres tendres, enjouées, et gentiment signées, « Pip ».

Il tomba donc des nues en recevant, quelques semaines plus tard, de son beau-père, sir Ralph Milbanke, une sorte d'ultimatum qui réclamait une séparation pure et simple entre sa fille et lui. De motifs, sir Ralph n'en donnait point, laissant à son gendre le soin d'interpréter. Probablement interpréta-t-il dans un sens peu avantageux pour lui-même, puisque, sans intenter le moindre procès, il acquiesça à la séparation réclamée et quitta presque aussitôt l'Angleterre sur cette déclaration assez noble, mais surtout énigmatique : « Si ce dont on m'accuse est vrai, je ne suis plus digne de mon pays. Si cela est faux, il n'est plus digne de moi. »

En même temps, un scandale éclatait qui prouvait que les Milbanke n'avaient point été discrets avec tout le monde.

Le public, certes, se mêlait de ce qui ne le regardait pas ; mais le poète payait ainsi la rançon de sa renommée. On ne peut pas se montrer prince d'orgueil et de génie, écrire *Childe Harold*, afficher les principes les plus subversifs sous un blason de grand seigneur, jouer au héros de la mode, au don Juan et au Lucifer, puis, tout à coup et quand on le voudrait, passer inaperçu.

Quelle accusation courait donc contre le trop célèbre Byron aux quatre vents de la pudibonde Angleterre ? Plusieurs circulaient. L'une, assez persistante, parlait d'humeur noire et de folie renouvelée d'Hamlet : « Vous êtes belle..... Quel dommage que vous ne soyez pas la femme d'un autre..... Ah, Madame, vous

avez épousé un démon ! » aurait-il dit à Annabella le jour même de leur mariage. Mais une autre, la plus répandue, celle d'ailleurs qui venait des Milbanke, se rapportait à sa sœur, ou plutôt à sa demi-sœur, Augusta.

Augusta était fille de Jack Byron, *Mad Jack*, et de la marquise Carmarthen, d'abord enlevée à vingt et un ans, puis épousée après divorce. Née en 1784 en coûtant la vie à sa mère, elle avait été élevée loin de son frère, issu, quatre ans plus tard, d'un second mariage avec Miss Gordon de Gight. En 1805, elle avait épousé son cousin germain, le colonel George Leigh, « panier percé, joueur, coureur, écornifleur¹ » et couturier des huissiers, avec lequel elle faisait quand même bon ménage.

1. Byron, en 1924, par Maurice Castelain, *Revue anglo-américaine* (octobre 1924).

Sans très grande beauté, Augusta est gaie, malicieuse, charmante, une de ces femmes dont on dit : pas très jolie, mais pire ! Avec cela incapable de mesurer un acte avant de l'accomplir, mais dévouée, bonne et même pieuse.....

Le mariage de George avec Annabella paraît l'enchanter ; elle vient passer quelques jours à Londres chez le jeune ménage d'où elle écrit à une amie : « Je ne sais comment exprimer mon bonheur de voir le sort de mon frère lié à celui d'une personne aussi parfaite » ; et c'est au milieu d'un ciel qui semble serein qu'éclate subitement contre le frère et la sœur une honteuse accusation d'inceste, vite répandue dans la société de tout le royaume.

Cependant quand, dans un fracas de tonnerre et de malédictions, Byron, semblable à l'Archange déchu, s'est enfui en

traçant un sillage de fumée et de soufre, aucun trouble ne se manifeste dans le ménage Leigh qui poursuit, comme devant, son existence insouciante et désordonnée ; aucun refroidissement ne survient entre les deux belles-sœurs, qui, même, ne répugnent point à vivre quelquefois ensemble. Enfin, chose tout aussi significative, Byron, qui ne passe ni pour un hypocrite ni pour un lâche, mais bien plutôt pour un ostentateur de débauche et un fanfaron de vice, continue à protester hautement contre les injustes rigueurs de sa femme ; à tel point que l'opinion publique, surprise et désorientée, se prend à douter. Elle doute jusqu'en 1824. Mais à partir de cette date, Byron, mort en beauté à Missolonghi pour la liberté de la Grèce, reconquiert par degrés la faveur populaire. Alors, peu à peu, d'une poussée constante et

contagieuse, le public se retourne vers les siens pour leur demander compte de leur sévérité funeste.

Vers 1860, l'opinion a si bien changé de camp que la famille juge nécessaire de renouveler son accusation. Elle le fait d'abord en 1869, par l'intermédiaire de Mrs Beecher Stowe, le célèbre auteur du roman négrophile : *La Case de l'oncle Tom* ; puis, directement, en 1905, par lord Lovelace, propre petit-fils de George Byron et d'Annabella Milbanke.

Dans son livre, *Astarte*, lord Lovelace ne procède guère que par simples affirmations. Dans son article du *Macmillan's Magazine*, Mrs Beecher Stowe, au contraire, avance des faits précis et qui seraient très concluants. D'après elle, par exemple, Lady Byron, surprenant à deux reprises les coupables, aurait été accueillie, la première fois, par cette apos-

trophe cinglante : « Vous devez vous apercevoir qu'on n'a pas besoin de vous ici ! » Et la seconde, par cette ironique question : « Quand nous retrouverons-nous de nouveau tous les trois réunis ? » — « Dans le ciel, j'espère ! » aurait, à son tour, répliqué Annabella, bien que l'enfer eût certainement mieux convenu à son diabolique époux¹.

Mais ces récits, au moins très romancés, sont fort sérieusement combattus d'autre part.

Pour vraiment rencontrer un commencement de preuve, il faut attendre 1922 et la publication par John Murray des lettres de lord Byron à lady Melbourne², vieille dame « libérée de tout préjugé »

1. René Puaux. *Le Secret de Byron*. Le *Temps* du 18 avril 1925.

2. *Lord Byron's Correspondence* (London, Murray, 1922). Traduction F. Laroche, 2 vol., Paris, Plon, 1924.

et « cousine morale de M^{me} du Deffand ».

Plusieurs critiques, tels Maurice Castelain en France, miss Mayne et Mr Bellamy en Angleterre, y voient nettement l'aveu de l'accusé. « Ces lettres, conclut Castelain, ne laissent pas même au lecteur circonspect la possibilité d'un doute évasif..... Il est absolument certain que Byron a été l'amant d'Augusta. » Mais d'autres, parmi lesquels il importe de signaler John Murray lui-même, sont moins convaincus. D'abord, grâce à une prolixité désordonnée, on peut, dit René Puaux, trouver tout ce que l'on veut dans cette correspondance. Puis, outre que ces lettres ne contiennent rien d'absolument clair, elles peuvent encore, aux yeux de beaucoup, manquer d'autorité. Byron, émule jaloux de René et de Napoléon, héros de débauche et de mécréance, ne s'y est-il pas vanté d'un

crime irréel ? N'y a-t-il pas là forfanterie et gentillesse romantiques ? Le fait d'un tel sujet de correspondance entre une douairière blanchie et un jeune homme de vingt-cinq ans n'est-il pas, à lui seul, un signe d'aberration et de détraquement bien propre à mettre en méfiance ? Et comment lady Melbourne, ainsi avertie par des lettres de 1813, laisse-t-elle, sans mot dire, Byron épouser, en 1814, cette Annabella Milbanke, qui lui touche de près, puisqu'elle est la fille de son frère ? Il est vrai que lady Melbourne est aussi la belle-mère de cette Caroline Lamb dont la liaison avec Byron s'affiche alors de plus en plus et que, par conséquent, en favorisant le mariage de ce dernier avec Annabella, elle se montre surtout mère avisée.

Néanmoins, le sens et la sincérité de ces confidences restent assez douteux et assez

discutables pour qu'un grand nombre de bons esprits : Edgcumbe, Bleibtreu, Boutet de Monvel..... persistent, malgré elles, à défendre Byron contre les accusations de 1816. « La liaison de Byron avec Mrs Leigh, écrit encore Monvel en 1924, semble, jusqu'à nouvel ordre, ne pouvoir sortir du domaine des suppositions. »

Hélas ! les faits que nous allons maintenant exposer, les documents qu'à notre tour nous allons produire, nous paraissent devoir déconcerter un peu les défenseurs de Childe Harold.

Circonstance aggravante : ces faits et ces documents seront relatifs à la fille qu'Augusta Leigh mit au monde le 20 mai 1814. Or, les aventures de cette enfant, le quasi abandon et l'espèce de reniement dans lesquels elle va vivre, les précautions qui seront prises contre les

papiers qu'elle laissera, tout cela, joint à la date de sa naissance, sera bien de nature à corroborer certains soupçons déjà émis sur sa très malheureuse origine. « Il est infiniment probable, avançait-on naguère, que la petite Médora était la fille du poète¹. » Le lecteur jugera jusqu'à quel point nous allons renforcer cette hypothèse.

Dans tous les cas, il sera déjà intéressant d'apprendre que bien avant les plus récents travaux de la critique, comme avant les publications de John Murray, de lord Lovelace ou même de Mrs Beecher Stowe, il y avait un coin de France où Médora Leigh avait accredité elle-même qu'elle était bien la fille de Lord Byron. Et quand, dans une espèce aussi obscure que l'est celle-ci, on s'appuie sur

1. Castelain, *Revue anglo-américaine*, octobre 1924.

les affirmations de l'intéressée et aussi, nous semble-t-il, sur les aveux au moins implicites des responsables, ne pousse-t-on pas la démonstration jusqu'aux dernières limites possibles ?

Combien nous eussions préféré, comme Edgcumbe, René Puaux, Boutet de Monvel et tant d'autres, innocenter qu'accabler. Disons seulement à la décharge de *Childe Harold* que les âmes des poètes ressemblent à de grandes mers tourmentées et qu'il faut surtout plaindre ceux qu'elles agitent. De cette manière, nous pourrions rapporter la vérité sans cesser d'être pieux envers le génie; et nous nous consolerons par surcroît de n'être nous-mêmes que sur le rivage.



LA MYSTÉRIEUSE MADAME AUBIN

A LA fin de novembre 1845 arrivait à Saint-Affrique (Aveyron), avec sa fille âgée de onze ans, une jeune femme d'une grande beauté, sur le point d'être mère une nouvelle fois. Elle était de nationalité anglaise, se faisait appeler M^{me} Aubin et prétendait venir pour raison de santé. D'abord logée chez M. Lamothe, pharmacien, puis chez M^{me} veuve Girbal, hôtelière, elle accouchait d'un fils, Élie, le 27 janvier 1846.

A cette même date, arrivait à son tour un sieur Jean-Louis Taillefer, soldat au

8° hussards. Celui-là, du moins, n'était pas un étranger. Originaire de Lapeyre, petit village distant de quelques kilomètres à peine, il était, au contraire, fort connu à Saint-Affrique.

Quel hasard de la vie, quel caprice du sort pouvait donc avoir ainsi rapproché ce garçon assez bien tourné, mais lourd, et cette fine étrangère ? La curiosité fut encore plus vive lorsqu'il s'avéra que Taillefer venait reconnaître le petit Élie.

« L'an 1846 et le 28 janvier..... dans la maison commune de Saint-Affrique..... devant nous, Antoine Roche, adjoint délégué..... est comparu le sieur Jean-Louis Taillefer..... lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né le 27 courant..... de lui, comparant, et de dame Élisabeth Aubin (*sic*), sans profes-

sion, âgée de trente ans, originaire d'Angleterre, habitante depuis deux mois du dit Saint-Affrique et non mariée, auquel enfant il a déclaré donner les prénoms de Jean-Marie-Élie..... »

Nous risquerions fort de ne pas assez éclairer le lecteur si nous ne l'avertissions tout de suite d'une grave inexactitude dans cet acte, pourtant officiel : la mère du petit Elie ne s'est jamais réellement appelée M^{me} Aubin. Ce n'est là qu'un nom supposé dont l'invention s'expliquera plus tard.

L'acte de baptême qui va suivre sera, lui aussi, entaché d'une très grave erreur, puisqu'il attribuera aux parents la qualité d'époux légitimes. Néanmoins, sans encore dévoiler tout à fait la véritable identité de M^{me} Aubin, il nous aidera à la préciser.

« L'an 1846 et le 28 janvier¹ nous, Jean-Antoine Blanc, avons baptisé Jean-Marie-Elie, fils légitime (*sic*) de Jean-Louis Taillefer et de Hélizabéth Médaura (*sic*) sa légitime épouse, tous deux habitants Saint-Affrique; la marraine, Marie Aubin; le père et la marraine ont signé. »

Ici, la petite marraine, fille aînée de la mystérieuse étrangère, s'appelle encore Marie Aubin; mais sa mère est maintenant qualifiée « Hélizabéth Médaura ». Or, ce sont là, sous une orthographe peut-être volontairement déformée, les prénoms de l'une des filles de cette

1. Les actes d'état civil et les extraits de baptême que nous citons ont déjà été publiés en mai et juin 1925 dans le *Journal de l'Aveyron* sous la signature L. Bousquet et P. Dropy. Certains, comme celui-ci et un autre que nous signalerons au passage, sont venus fort utilement compléter notre propre documentation.

Augusta Leigh, sœur de Byron, dont nous avons déjà parlé.....

Sans doute pouvons-nous maintenant poursuivre notre récit avec un peu plus de clarté ; mais, au passage, retenons, de ces deux actes, combien notre inconnue s'efforce de ne pas user de son état civil.

Quand sa permission est terminée, le soldat Taillefer repart et M^{me} Aubin et ses deux enfants vont s'installer chez lui à Lapeyre. Dix-huit mois passent pendant lesquels la jeune femme s'acclimate infiniment mieux qu'on ne pouvait le croire ; puis Taillefer, ayant enfin achevé son engagement, revient, prêt à l'épouser. A cette occasion, on exige de l'étrangère des papiers plus en règle. Le Consulat d'Angleterre à Paris les lui fournit à la date du 5 août 1848 et M^{me} Aubin, alias Hélizabeth Médaura, devient forcément Elisabeth Médora Leigh.

« L'an 1848 et le vingt-troisième jour du mois d'août. Par devant nous Pierre Norman, maire et officier de l'état civil de la commune de Versols et Lapeyre... sont comparus le sieur Jean-Louis Taillefer, cultivateur.... né le 4 juin 1810..... et demoiselle Elisabeth-Médora Leigh, sans profession, native de Lix mille jostom paroisse de Bolisham, compté de Cambridge¹ en Angleterre, le 20 mai 1814, fille majeure du citoyen George Leigh esquire, et d'honorable Augusta-Marie Leigh sans profession, mariés, domiciliés au dit Lix mille jostom dans ledit compté de Cambridge, ladite Elisabeth-Médora Leigh habitante depuis plusieurs années au dit Lapeyre et le susdit George Leigh esquire et honorable Augusta-Marie Leigh habitant dudit lieu de Botisham,

1. Nous respectons l'orthographe officielle.

ainsi qu'il résulte d'une traduction de son acte de naissance traduit en français par le sieur Albert Ancessy habitant dudit Saint-Affrique par nous commis à cet effet, qui a certifié la dite traduction avec serment, la dite Elizabeth-Médora Leigh agissant sans le consentement de ses parents, attendu que d'après l'attestation du Consul de la nation anglaise à Paris délivrée le 4 août courant et annexée en original au registre déposé, selon les lois anglaises, toute personne majeure de vingt-un ans peut contracter mariage sans le consentement des parents ou ascendants... déclarons au nom de la loi que Jean-Louis Taillefer et demoiselle Elisabeth Médora Leigh sont unis par le mariage.

« Et aussitôt les deux époux ont déclaré qu'il était né deux enfants : une demoiselle âgée de quatorze ans enregistrée à

Plaumans-Ménès département du Finistère et un enfant du sexe masculin âgé de deux ans et demi né à Saint-Affrique..... lesquels ils reconnaissent pour leurs fils. De tout nous avons dressé acte..... »

Le lendemain est célébré le mariage religieux.

« L'an 1848 et le 24 du mois d'août, nous soussigné vicaire de Lapeyre, après la publication des bans.... vu le certificat de l'officier civil, avons donné dans ladite église de Lapeyre la bénédiction nuptiale... à Jean-Louis Taillefer..... et Elisabeth Médora Leigh d'origine anglaise domicilié à Lapeyre, fille majeure et légitime de George esquire et d'honorable Elisabeth Médora Mary Leigh, mariés, demeurant en Angleterre dans le comté de Cambridge, dans la paroisse de Bot-

tisham.... qui n'a pas eu besoin du consentement du père et de la mère par permission du Consulat anglais.

« Et lesdits Jean-Louis Taillefer et Elisabeth-Médora Leigh ont reconnu pour leurs vrais enfants et légitimes, Marie du sexe féminin actuellement chez eux, née à Plénéour-Ménès dans le diocèse de Quimper le 19 du mois de mai 1834 et baptisée le 10 novembre de la même année par Lejay recteur ; et Héli du sexe masculin, actuellement chez eux, né à Saint-Affrique le 28 janvier 1846 et baptisé le 28 janvier de la même année par M. Blanc recteur.... »

Ce n'était pas là des actes courants pour les maires et les vicaires de Versols et Lapeyre et l'on sent bien qu'ils y ont peiné.

Celle qui devenait ainsi M^{me} Taillefer

n'avait guère perdu son temps depuis son arrivée chez eux. Certes, pareille transplantation était délicate pour une inconnue dont les aventures devaient naturellement exciter la méfiance. Mais elle s'était montrée digne, bienveillante et généreuse autant que le lui permettait une pauvreté presque égale à celle de tout le monde dans le village. Maintenant on lui témoignait de la sympathie et même du respect. Pour qui connaît la mentalité des campagnes, cette victoire dénote pas mal de tact et de qualités. Puis, avouons-le, elle bénéficiait d'un prestige qui allait grandissant.

Fait significatif : on ne se résignait pas à l'appeler de ce nom si commun là-bas, de Taillefer. Elle était toujours M^{me} Aubin. Et elle-même continuait à user de cette sorte de pseudonyme, puisque c'est sous cette appellation qu'elle rece-

vait, et qu'elle recevra jusqu'à sa mort, correspondance et papiers d'affaires. Pourtant, on connaissait bien maintenant son état civil ; mais c'était encore pour le discuter. Ce nom de Leigh, que, d'ailleurs, elle avait toujours répudié autant que possible, n'était-il pas, lui aussi, usurpé ? A présent on disait et elle laissait dire qu'elle était la fille d'un grand seigneur d'outre-Manche, poète de génie et héros fabuleux dont le nom retentissait jusqu'au delà des mers ; et un mystère de plus en plus éclatant venait s'ajouter, pour l'auréoler, à sa beauté exotique et blonde, à sa démarche, à son accent, et à ses grands yeux clairs que Byron eût appelé « des trônes de lumière ». L'admiration s'accrut encore quand un piano — chose alors inouïe — arriva jusque là-bas et qu'on entendit ses touches d'ivoire résonner avec art sous une

inspiration souvent plaintive et mélancolique :

« Le seul bien qui me reste au monde
C'est d'avoir quelquefois pleuré. »

Malheureusement M^{me} Aubin n'allait pas savourer longtemps la douceur de cette vie honorée et le calme de ce port sans doute rencontré après bien des tempêtes. Sa santé était ébranlée et on aurait pu lui appliquer cette citation empruntée à Byron lui-même :

« Déjà la douleur a gravé sur le front de la pâle Médora ces traits que le temps ne peut effacer. Ces yeux d'azur, ces yeux si tendres que l'amour animait naguère, ont perdu tout leur feu... »¹

Atteinte de la variole, elle mourait, en effet, juste un an après son mariage, le 28 août 1849.

1. *Le Corsaire*, Chant premier, chapitre xv.

« L'an 1849 et le 29 août..... devant nous Pierre Norman..... ont comparu..... lesquels ont déclaré qu'Hélizabéth-Médora Leigh, fille de George Leigh, esquire, et d'honorable Augusta-Marie Leigh, mariés, à Lix mille Bostom dans le comté de Cambridge en Angleterre, épouse de Jean-Louis Taillefer..... âgée de trente-quatre ans, était décédée le jour d'hier à quatre heures du soir dans la maison de son dit mari, audit Lapeyre, laissant au moment de son décès deux enfants, un garçon de trois ans et une fille de quinze ans appelée Marie-Aymée et le garçon Jean-Marie-Elie, tous domiciliés avec son dit père, audit Lapeyre. »

Le village entier lui fit des obsèques touchantes. Ce ne fut pas là une émotion passagère puisque, quatorze ans plus

tard, le 24 mai 1863, M. Bonol, curé de Lapeyre, écrivait à ce M. de Waroquier dont va bientôt commencer la longue et bienfaisante action :

« M. l'abbé Singla a vu de ses propres yeux le respect que je porte à la tombe de la pieuse et charitable Anglaise que je n'ai pas eu l'honneur de connaître, mais dont tout le monde me parle avec le plus grand éloge. Je cultive moi-même des fleurs sur cette tombe vénérée. J'y ai fait planter un beau cyprès et une belle pierre tumulaire surmontée d'une croix en fer. »

Notons nous-mêmes avec équité et avec soin la fin honorable de cette femme qui, on va le voir, n'avait malheureusement pas été sans reproche, mais à laquelle il avait suffi, pour se relever,

qu'une seule main se tendît, même débile.
Un pareil épilogue n'est point indifférent
à la conclusion que nous avons à tirer de
son histoire.



*UN TESTAMENT INATTENDU
ET UNE NAISSANCE SUSPECTE*

CETTE M^{me} Aubin presque misérable laissait néanmoins un testament qui allait être aussi fertile en difficultés et en querelles que ceux des grands de la terre. L'original, rédigé en anglais, a été déposé en 1859, d'abord au greffe du tribunal de Saint-Affrique, puis en l'étude de M^e Reynès, notaire au même lieu. En voici la traduction :

« Moi, Elisabeth-Médora Leigh, déclare par ces présentes que tous mes testaments précédents sont nuls et révoqués.

Je déclare aussi que tout document de ce genre, autre que celui-ci, doit être regardé comme nul et sans valeur. Moi, Elisabeth-Médora Leigh, donne et lègue tous mes biens en ce monde, meubles, immeubles, et tous et chacun que je possède d'après l'acte de convention du testament de feu Ld Byron¹ à Jean-Louis Taillefer, né et résident à Lapeyre, commune de Versols, département de l'Aveyron, et à ses héritiers mes enfants, Marie-Aymée et Jean-Marie-Elie Taillefer.

« Je déclare ici que je pardonne à ma mère et à tous ceux qui m'ont si cruellement persécutée, comme j'espère être pardonnée moi-même. *Je prie mon solicitor sir John Hugues de remettre au nommé Jean-Louis Taillefer la cassette qui renferme mes papiers et qui est en-*

1. All my wordly goods and chattels, the deed of appointment under the will of the late Ld Byron.....

core entre ses mains. Et je signe et scelle cet écrit le 23 août 1849.

« Elisabeth-Médora LEIGH.

« Témoins : SALES et GONTRAUD. »

Tout est notable dans ce document : ce nom d'Elisabeth-Médora Leigh qui, pour les besoins de la cause, éclipse énergiquement à présent celui d'Aubin, voire celui de Taillefer; ce testament de lord Byron, source des biens revendiqués; ces récriminations familiales; surtout ces papiers réclamés à Sir John Hughes. Il y a là une nouvelle et forte personnalité qui s'affirme tout à coup par de brusques échappées sur une existence pleine de heurts dont nous allons essayer de reprendre le cours.

Médora Leigh, quatrième des cinq enfants d'Augusta Byron, est baptisée le 20 mai 1814. Peut-être est-elle née le

15 avril précédent. Lord Lovelace le déclare dans *Astarte*. Mais entre ces deux dates il importe peu ; et en l'absence d'autre pièce officielle, ne faisons état que de celle du 20 mai. Voici la traduction de son extrait de baptême transmis par le Consulat anglais et annexé à son acte de mariage.

N° 50 du registre des baptêmes
de la paroisse de Bottisham

Date du baptême

20 mai 1814

N° 50

Nom de l'enfant

Elisabeth-Médora

fille de

Nom des parents

Prénom

Nom

Domicile

George et Augusta

Marie Leigh

Six Mile Bottom dans la
paroisse de Bottisham.

Titre ou Profession : Esquire.

Par qui la cérémonie fut célébrée

Charles Wedge, curé de Burrough Green, suivant
le certificat du révérend Charles Wedge qui m'a
été transmis le 20 mai 1814.

(Signé : W. PUGH, vicaire.)

Cette naissance en date du 20 mai 1814 nous fait remonter à ces derniers mois de 1813 qui ont marqué la plus grande intimité de Byron et d'Augusta. L'un est alors de retour du fameux pèlerinage qui a révélé à l'Angleterre émerveillée une nouvelle Muse voyageuse ; l'autre fuit la résidence conjugale de Six Mile Bottom où l'assiègent toutes sortes d'embarras, financiers et autres ; et tous deux se retrouvent et séjournent assez longuement au château patrimonial de Newstead, témoin, depuis plusieurs générations, de ces continuelles scènes de meurtre et de débauche qui ont fait à leur famille une réputation détestable. C'est là que sir John Byron « *à la grande barbe* » a barré de bâtardise le blason de son fils ; que le quatrième baron du nom a tué son cousin Chaworth ; que *Jack le Fou*, père du poète, est devenu, par ses

extravagances, la fable du pays, et que Miss Gordon de Gight, sa mère, issue du sang royal d'Écosse, mais déchue et dépravée, est morte d'ivrognerie. Quelle atmosphère fatale pour deux êtres aussi fragiles et pervers que ce frère au noir génie et cette sœur à tel point privée elle-même de sens moral que « si jamais elle assassinait son mari, prétendait-on dans son entourage, elle le ferait avec tant de naturel, qu'elle, les juges et personne n'y verrait le moindre mal.... »¹.

Cette naissance concorde encore, par sa date, avec l'époque des plus claires confidences de Byron à lady Melbourne. Le 11 janvier 1814, il écrit : « Ce que je ressens depuis quelque temps est mélangé d'une sorte de terreur qui rendrait tout autre sentiment ou même

1. Consulter E. Barrington.

toute autre passion insipide à l'excès. » Le 1^{er} mai 1814, après avoir clairement parlé d'Augusta, il ajoute : « Il est assez étrange que j'aie toujours eu un pressentiment ; je me rappelle que, quand j'étais enfant, je demandais un jour à ma mère, en lisant l'histoire romaine, à propos de mariage, pourquoi je n'épouserai pas X.. » Et Maurice Castelain signale, dans cette même correspondance, vingt autres allusions à une passion criminelle.

Cabotinage, a-t-on dit ? Nous n'y croyons certes pas de la part de Childe Harold, lorsqu'il s'agit de sa sœur. Dans tous les cas, nous avons au moins le droit de signaler ici les dates critiques d'un pareil langage.

Nous avons aussi celui de faire un troisième rapprochement. Byron écrit *le Corsaire, con amore* et d'une seule ins-

piration, du 18 au 31 décembre 1813 et il en emprunte, dit-il, les principales parties à la vie réelle¹. En effet, le Corsaire, Conrad, reproduit de nombreux traits de Byron lui-même, et son amante, Médora, prend l'un des prénoms de Mrs Leigh. Mais Médora sera aussi le nom de l'enfant déjà conçue qui naîtra quatre ou cinq mois plus tard. Ce même nom, dans de telles circonstances, ne suggère-t-il pas dès à présent pour ces deux jumelles, l'idée d'une même paternité? N'est-on pas près de penser qu'il est une première forme, assez transparente et quelque peu hardie, de reconnaissance indivisible, d'adoption et d'aveu de l'une et de l'autre?

Enfin cette date du 20 mai 1814 nous

1. Consulter Amédée Pichot. *Œuvres complètes de Lord Byron*. Garnier Frères, Paris, 1877.

conduit encore fort naturellement à supposer qu'un doute profond, sinon une conviction absolue, a dû se manifester de bonne heure, dans la stricte famille, autour du berceau de la seconde des deux Médora. Le scandale de l'inceste éclate, en effet, vers mars 1816; de là à suspecter la légitimité de l'enfant venue au monde vingt mois plus tôt et au moment de la plus grande intimité du frère et de la sœur, il n'y a qu'un pas.

Ce pas en arrière fut d'autant plus obligé que quelque indiscretion vint, probablement, de cette lady Melbourne, assez libérée de préjugés pour qu'on la soupçonne, d'abord de s'être tue, puis d'avoir parlé le plus perfidement du monde.

Néanmoins, il faut noter — et l'observation prendra plus tard de l'importance — que rien ne trahit au dehors un ma-

laise intérieur, pourtant inévitable, au sujet de cette enfant.

Par un splendide effet du *cant* britannique, dès que Byron est exécuté, le flegme de tous les intéressés redevient imperturbable. La page est tournée et la famille entière reprend sa vie comme si de rien n'était. Une froide et calme volonté s'affirme de borner le scandale où il en est. La rigide honnêteté des Milbanke a suffisamment parlé; désormais, l'orgueil de toute la caste va se taire..... et aussi sa prudence. De nombreuses et importantes raisons pratiques, que nous découvrirons bientôt dans le testament de Byron, ne viendront que trop largement s'ajouter pour justifier une réserve ainsi voulue et appliquée dès la première heure.



LES DERNIÈRES VOLONTÉS DE BYRON

MAIS si la famille demeure impénétrable, Byron, livré à lui-même, serait plutôt expansif. Avant de nous occuper de son testament, rédigé quatorze ou quinze mois après la naissance de Médora, rappelons ses dernières paroles, telles, du moins, qu'elles nous ont été rapportées. Qui sait si, malgré les sensibles approches de l'éternelle nuit, elles ne laissaient pas encore percer trop de lumière, au gré des siens ?

C'est là-bas, à Missolonghi, le 18 avril 1824, lorsque, isolé dans ces marais pes-

tilentiels où sa nostalgie l'a conduit, il sent arriver la mort. Il a dû, il y a huit ans, quitter l'Angleterre sans la moindre explication avec sa femme; et bien des fois, depuis, il lui a écrit sans qu'elle lui ait jamais répondu que par quelques notes brèves, sèches et comme « tirées d'un dialogue des morts ». Que de choses, pourtant, qui l'étouffent et qu'il aurait à lui dire avant de descendre réellement parmi les ombres ! D'abord, il voudrait lui affirmer solennellement que son crime remonte tout entier au temps d'avant son mariage. Ensuite il sent le besoin de lui confier lui-même le secret de sa paternité avec l'espoir, sans doute chimérique, — quelles chimères ne se font pas les poètes ! — qu'elle lui saura gré de son repentir et de son humiliation et que la petite Médora, à son tour, en bénéficiera. Médora ! Peut-

être même distingue-t-il, avec la double vue des mourants, tous les malheurs qu'il a semés sous les pas de cette victime innocente, douloureuse et triste comme l'homonyme qu'il lui a donnée.....

Alors, haletant, il appelle Fletcher, son valet de chambre, seul confident à sa portée. Ah! nous sommes loin maintenant des phrases à draperies qui, naguère, laissaient suspecter sa sincérité. Hier encore il jurait ne pas vouloir pour sa dépouille de la vermine anglaise et préférer pour son dernier sommeil une simple pierre grecque à l'abbaye de Westminster; aujourd'hui il supplie que son corps regagne sa patrie. Autrefois, il outrageait publiquement sa femme, maintenant il pleure avec amertume le foyer noble et paisible qu'aurait doucement illuminé « son beau visage pâle » et lointain, par sa faute, comme une étoile au

fond du ciel. L'heure a sonné de l'humble vérité. L'être infernal qu'il avait la prétention d'incarner n'est plus qu'un époux, un frère et un père pétri dans le commun limon, un pauvre homme bourrelé de remords et plein de sincérité, dont l'âme s'exhale toute simple et nue avec les derniers de ses souffles. Instant méritoire et qui doit lui être compté.

Le fidèle serviteur cherche à prendre une plume.

— Non... Non... Le temps presse..... Songez seulement à faire tout ce que je vais vous recommander..... Ma chère sœur, ses enfants... Vous irez voir lady Byron et vous lui direz tout..... Dites-lui tout..... vous la connaissez.....

Alors pendant vingt minutes, c'est un vague murmure de mots sans suite et de noms inconnus balbutiés sur un ton de

recommandations aussi pressantes qu'indelligibles.

— Je suis obligé d'avouer à Votre Seigneurie que je n'ai rien compris! s'exclame Fletcher peu préparé et, sans doute, point au courant.

— Oh! mon Dieu! Alors tout est perdu... Il est trop tard.

— Monsieur, je vous supplie de faire un nouvel essai.....

Et ce sont d'autres efforts encore plus vains.

— Ma femme..... mon enfant... ma sœur... Il faut que vous disiez tout.

Vous connaissez mes dernières volontés.....

Rien d'autre ne sort clairement de sa bouche¹.

Fletcher ne pouvait saisir, peut-être

1. Consulter Boutet de Monvel.

même ne le voulait-il point; mais pour nous, mieux informés, nous ne doutons pas que ce qui a hanté et troublé cette mort digne du théâtre antique ou de celui de Shakespeare, c'est la pensée de Médora et de sa fatale naissance. Il y a des confessions qui s'imposent à la conscience des mourants et nous trouverions facilement, dans l'histoire, d'autres exemples de pareils aveux.

D'ailleurs, ce nom de Médora que Fletcher n'a pas saisi au passage ou que Byron n'a peut-être pas prononcé, est fort difficile à ne point sous-entendre aussi dans le testament déjà signalé, et rédigé par le poète le 29 juillet 1815, sept mois après son mariage et, par conséquent, avant toute séparation. Qu'au moment où il vient d'entrer en ménage et où sa jeune femme est enceinte, Childe

Harold dispose d'une grande partie de ses biens au profit d'Augusta et de ses enfants, cela nous semble encore, en effet, un nouveau et sérieux témoignage en faveur d'une paternité secrète et incestueuse. Sans cette paternité, un pareil acte, en pareilles circonstances, serait presque incompréhensible. Et l'absence même du nom de Médora dans un document où sa pensée paraît nécessaire, renforcerait plutôt notre présomption. Non point que nous prétendions rien tirer, sur l'heure, de tout à fait probant des suprêmes paroles ou des volontés testamentaires du poète; mais qu'on attende encore un peu; c'est un jugement d'ensemble que nous demanderons au lecteur. A propos des juges de Calas, Voltaire disait : « Ces Hurons et ces Topinambous s'imaginent que trois quarts et deux huitièmes de preuves équivalent à une

preuve entière! » Osons avouer qu'à nous aussi, huit ou dix quarts de preuves de la nature des précédentes ne paraissent pas négligeables.



PREMIERS ÉCARTS DE MÉDORA

BYRON, avec l'indépendance et la fronde de son caractère, nous a donc déjà plusieurs fois fardé assez mal la vérité. Lui mort, Médora et ses aventures ne tarderont point à fortifier nos soupçons.

L'impressionnante histoire, que la sienne ! tout de suite plus sombre et plus tourmentée que les plus noires inventions du poète satanique ! A seize ans, elle est enceinte ; néanmoins sa mère ne l'apprend que l'année suivante, lorsqu'une seconde grossesse se manifeste. Le pire est que, les deux fois, son suborneur est

son beau-frère et cousin, Henry Trévannion¹, mari de Georgina, sa sœur aînée. Il faut, sur l'heure, séparer la jeune perversie de cet amant avec qui elle cohabite. Mais elle menace de se suicider ; puis, complication beaucoup plus dramatique, Georgina, l'épouse trahie, sollicite elle-même la présence protectrice de cette sœur criminelle contre les brutalités de son mari ! Alors, chose encore plus stupéfiante, toute la famille s'accorde pour acquiescer à cette lâcheté, garder honteusement le silence et maintenir un *statu quo* trompeur et dangereux.

— *Statu quo* qui nous ramène identiquement à celui de naguère, lorsqu'Annabella et Augusta poursuivaient, elles aussi, leur correspondance affectueuse, allaient ensemble dans le monde, séjournaient

1. Consulter René Puaux : Byron et Médora (*Revue Bleue* du 1^{er} janvier 1927).

même quelquefois l'une chez l'autre. — Les choses seraient-elles restées ainsi inchangées, objectaient alors les défenseurs de Byron, si l'inceste avec Augusta avait réellement existé ? — Eh oui, puisque, quinze ans après, le même *modus vivendi* est encore essayé avec Médora !

Nous sommes deux fois en présence d'un même trait caractéristique des mœurs en usage dans la haute société anglaise, au temps du Roi George IV et de la Reine Caroline de Brunswick, société férue de respectabilité, entichée d'apparence, jalouse de vernis et de tenue, mais, au fond, sceptique, immorale, dissolue, gangrenée de révolution et de romantisme. Il faut du reste remarquer que toute l'explosion de 1816 était venue des Milbanke, couramment traités dans leur milieu de quakers et de collets-montés.

Mais si, après cet éclat initial, le premier scandale a pu être étouffé, c'est grâce à une Mrs Leigh inconsistante et falote, et surtout à une Lady Byron si puissante sur elle-même qu'aucune émotion n'a jamais infléchi sa voix. Cela ne peut recommencer entre deux sœurs dont l'une, Médora, est aussi violente, passionnée et chaotique que Child Harold lui-même. Au bout de deux ou trois mois, la situation se révèle donc impraticable : il faut arracher l'intruse à ce foyer ravagé et l'enfermer dans une pension de Londres. Pas pour longtemps ; quelques semaines après, elle a pris le large et gagné le continent avec Trévanion.

Que penser et que dire de cette nature indomptée, de ces écarts éclatants, de ce défi à front découvert contre les lois les plus sacrées, de cette tempête précoce et qui ne s'apaisera guère plus ?

N'est-ce pas à la fois le poète et Augusta qui recommencent dans une enfant marquée de stigmates maudits? Quand les Ptolémées se mariaient entre eux, ils prétendaient ne sélectionner que des vertus et c'était leur excuse; malheureusement, les Byrons n'avaient point à se transmettre que des qualités. Au contraire! Et entre ces deux lignées aussi opposées que possible, le seul point de rencontre était un orgueil que l'on peut dire indifféremment pharaonique ou byronien.

Malheureuse Médora, de quelle double et inexorable hérédité n'était-elle pas chargée! Pour pouvoir la condamner tout à fait, il faudrait avoir sondé l'insondable mystère des lois ataviques.



MÉDORA EN BRETAGNE

EN France, les transfuges se cachent deux ans sous le nom de M. et M^{me} Aubin. Après quoi, la vie leur devient fort dure. Médora est née avec une faible complexion; c'est même à cette santé délicate que l'on attribue la préférence que lui marque sa mère. En 1833, souffrante, épuisée, elle écrit à celle-ci qu'elle est résolue à entrer dans un couvent de Bretagne, l'ancienne abbaye cistercienne de Relecq, présentement occupée par les Filles de la Croix. Un aussi louable projet radoucit immé-

diatement Mrs Leigh qui, afin de faciliter les choses, s'empresse d'accorder une pension de soixante livres. Mais ce n'est pas à dix-neuf ans que le diable se fait ermite ! Il n'y a là qu'une ruse en prévision facile de quelques subsides. En effet, dès qu'un secours est obtenu d'Augusta prise au piège, la séduisante et dangereuse jeune femme, d'ailleurs enceinte pour la troisième fois, s'applique à enjôler les Sœurs ; et lorsqu'au bout d'un mois de retraite, de pénitence et de componction, celles-ci ont consenti à recevoir encore sa pension et son courrier et à les lui transmettre discrètement, elle gagne le château de Penhoat qu'avec l'aide sans doute des soixante livres, Trévanion a loué dans le Finistère. C'est là qu'elle accouche d'une fille le 19 mai 1834.

« L'an 1834, le 21 mai à deux heures

du soir, devant nous Théophile Le Hénaff, maire et officier de l'état civil de la commune de Plounéour-Ménez, département du Finistère, est comparu Henry Trévanion, Anglais, du lieu de Penhoat, âgé de trente ans, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin née le jour avant hier à huit heures du matin au dit Penhoat, lequel enfant est fille de *Henry Legh* (sic) âgé de trente ans et d'*Élisabeth Legh* (sic) âgée de vingt ans, et a déclaré vouloir lui donner les prénoms de Marie Violette Trévanion. Les dites déclarations et présentation faites en présence de Jean Prouff du chef-lieu, âgé de quarante ans et de Pierre Martin du dit chef-lieu, âgé de quarante-cinq ans, les deux cultivateurs, lesquels après lecture donnée ont déclaré ne pas savoir signer excepté le sieur Trévanion. »

Ce mariage entre Élisabeth *Legh* et un hypothétique Henry *Legh* est un mensonge enregistré bien à la légère. Le père véritable, mari de Georgina, ne peut reconnaître l'enfant. Cependant il faut souligner que, parmi les prénoms qu'il lui donne, figure celui de Trévanion. C'est là, d'après les coutumes anglaises, une façon d'indiquer une parenté à laquelle on tient. De telle sorte, que si Trévanion n'est pas le père de cette petite fille, il lui est du moins quelque chose. Il y a là une injure de plus à la famille, mais aussi une demi-satisfaction donnée à la mère, une demi-mesure qui permettra à Marie de s'appeler à la fois Legh et Trévanion ; nous disons Legh et non Leigh car, très probablement de parti pris, le nom a été déformé.

Quatre mois plus tard a lieu le baptême.

« Nous soussigné certifions qu'Anny Violette Leigh, fille légitime de Monsieur Henri et de Madame Élisabeth Leigh, née Trévanion, née au château de Penhoat, a été baptisée le 11 décembre 1831 par M. Lejacq, desservant. Le parrain a été Yves Pouliguen, la marraine a été Annette Pouliguen. (Signature de M. Henri Trévanion pour le père absent.) » ¹

Cet acte est, lui aussi, caractéristique. Il l'est même deux fois : d'abord à l'égard de Trévanion, puis de Médora.

Vis-à-vis de Trévanion, il mesure un grave recul. Cette fois, en effet, les prénoms qu'il donne à l'enfant sont changés et — chose bien différente — ce n'est plus la fille, mais la mère qui est née Trévanion.

Vis-à-vis de Médora, ce même acte est le premier indice de sa conversion. De fait, jusqu'ici anglicane, elle fera toujours désormais profession de catholicisme.

Par là, nous voici de nouveau nettement en face de l'humeur combative et violente de la jeune femme. La conviction religieuse viendra plus tard, mais en attendant, il y a surtout là, croyons-nous, un défi à sa famille. En décembre 1834, en effet, la ruse de Relecq est éventée. Augusta vient de découvrir du même coup le départ de chez les Sœurs et la naissance d'un troisième enfant. C'en est trop ! et elle l'a signifié en termes indignés à sa fille. Alors celle-ci, qui croit n'avoir plus rien à perdre, saisit hardiment la première occasion d'offensive : le baptême de la petite Marie. C'est un peu à la manière de celui dont elle sait bien déjà qu'elle est la fille et qui,

lui aussi, a si souvent exécré et maudit les siens, qu'elle se fait papiste.

Byron, il est vrai, ne s'est jamais converti ; mais il n'a pas voulu que son autre fille naturelle, la petite Allegra¹, soit protestante : « Je la mettrai probablement dans un couvent pour qu'elle devienne bonne catholique, nonne au besoin, ce genre de créature se faisant quelque peu désirer dans notre famille..... », écrivait-il à Augusta le 27 mai 1817 ; lui-même a notoirement subi l'attrait de l'Église romaine, « la meilleure et la plus sûre des conseillères ». A la Chambre des Lords, il a réclamé pour elle la liberté de conscience. Un soir, en entendant chanter les cloches de Venise, une émotion lui est venue que ne lui ont jamais inspirée les carillons de Westminster : « Si je

1. Née de Jane Clairmont en janvier 1817, morte le 20 avril 1822.

deviens vieux, je serai dévot. » Une autre fois, il a fait de l'Ave Maria le thème d'une de ses plus sublimes envolées.

Médora n'en ignore rien. En se faisant catholique il lui semble donc signifier à toute sa famille : je ne suis pas Leigh, je suis Byron ! Et cela la soulage.

« Sous des traits délicats, lit-on dans le *Corsaire*, Médora cachait des sentiments pleins de force qui n'éclataient qu'après avoir concentré toute leur énergie.... et cette force, plus que naturelle, était semblable à celle que le délire puise dans l'accès d'une fièvre brûlante. »¹

Adieu maintenant ce que nous appellerons par comparaison les beaux jours de la Téméraire. Ce château de Penhoat est un vieux manoir antérieur au XIII^e siècle, placé au confluent de la

Coatoulsac'h et du ruisseau de la Penzé. Peut-être le site est-il riant, nous ne l'avons jamais vu, mais rien qu'à prononcer ces dures syllabes : Penhoat, Plounéour-Ménez, Coatoulsac'h, il semble qu'il ne puisse se dérouler là qu'une sombre et triste aventure. De fait, l'expiation va y commencer. Médora passe là quelques années remplies par les pénibles querelles, suite assez ordinaire du genre d'équipées qui l'y a conduite. Son amant fuit et se libère de plus en plus. Le décor, la situation, tout évoque de nouveau l'autre Médora et la mélancolique romance dont elle faisait retentir la grotte sauvage et profonde de Conrad : « Ma flamme est comme la faible lumière d'une lampe sépulcrale..... La froide obscurité du désespoir ne l'éteindra pas, quoique ses rayons soient aussi vains que s'ils n'avaient jamais existé...

Combien de nuits j'ai gémé sur cette couche solitaire. Mes craintes donnaient au vent les ailes de la tempête .. et la brise me semblait le son lugubre d'une voix qui pleurait mon amant, jouet de la vague cruelle... L'aurore brillait enfin, mais son souffle glaçait mon cœur et le matin était triste à mes yeux troublés!... »

Cependant, quand Trévanion en arrive avec elle aux mêmes brutalités que jadis avec sa sœur et qu'elle est prête à succomber d'épuisement et de misère, un double rayon d'espérance luit enfin pour elle à travers les murs épais du vieux manoir. D'abord sa mère rompt le silence irrité qu'elle gardait depuis la fuite de Relecq et la naissance de la petite Marie, pour l'informer qu'un acte du 28 mars 1839 lui attribue la nue pro-

priété de 3.000 livres sur les biens de lord Byron. Puis elle apprend que sa tante Annabella est à Paris.

Certes, la rigide et froide lady Byron n'est guère attirante. Un observateur, peut-être superficiel, qui l'avait autrefois rencontrée, glaciale jeune fille en virginale toilette blanche toute scintillante de perles, avait songé à une matinée de printemps, givrée et destructrice; aujourd'hui, la matinée est devenue le crépuscule et rien autre n'a changé. Mais la distante lady est usufruitière du legs de 3.000 livres dont Médora a la nue propriété. Comment, avec un enfant sur les bras, malade et sans un sou, cette dernière ne se raccrocherait-elle pas à une possibilité d'arrangement? 3.000 livres, en ces temps restaurés, ne font que 75.000 francs; mais 75.000 francs d'alors sont une belle planche de salut.

Médora accourt donc à Paris. Elle est reçue avec le bonjour clair et posé et le geste raide et sec auxquels il fallait s'attendre. Bientôt pourtant, son charme agit sur la vieille dame qui s'apitoie presque. Un accord entre la nue propriété et l'usufruit paraît, à elle aussi, concevable. Milady va même, croyons-nous, consulter Berryer. Néanmoins, rien ne se conclut à Paris; il faut revenir à Londres où la loi anglaise pourra être plus facilement étudiée. La succession du poète donne d'ailleurs lieu à des litiges dont la *Chancery* est saisie. Et, dans le courant de 1841, lady Byron, faisant en somme ce qu'il convenait de faire, ramène sa nièce en Angleterre. Bien mieux, là, elle la prend sous son toit. Traitement d'une si grande bonté que la seule séduction de la jeune femme ne suffirait pas à l'expliquer et qu'il faut

aussi le rapprocher d'une de ces notes précises et tranchantes adressées par Annabella à Byron près de mourir et où le nom de Médora, décidément trop délicat à écrire ou à prononcer, doit être encore, croyons-nous, sous-entendu : « Je vous ai déjà promis de veiller sur Augusta et ses intérêts. Si cette assurance peut contribuer à calmer votre esprit, je vous la renouvelle. Le passé est mort. Mais que votre sœur ne sache jamais que je l'ai oublié¹. »

Vraie lettre de change que lady Byron, en rapatriant la pauvre égarée, acquittait sans se dire que la mère et la fille, ainsi remises en présence, allaient probablement se heurter de nouveau.

1. E. Barrington. *Les Ménages de Byron*. Perrin, p. 287.



MÉDORA, SA MÈRE ET SIR JOHN HUGHES

MÉDORA retrouve ses frères dans des conditions honorables et conformes à leur rang. Ses sœurs, Georgina, si cruellement bafouée, et Émily, habitent avec leur mère, laquelle est toujours dans les meilleurs termes avec Annabella Byron. Au physique, la piquante Augusta de jadis a bien changé. Ce n'est plus la demoiselle d'honneur, au teint un peu campagnard et aux cheveux châtain doré, de la petite princesse Charlotte; ni la fraîche jeune femme à la peau veloutée et au charme païen renforcé d'indolence, dont le crayon de George Hayter et la mi-

niature de J. Holmes nous conservent l'image, mais une dame fort épaissie et toujours mal ficelée, une « dondon » selon l'expression de lady Frances Shelley.

Médora va rester à Londres jusqu'en 1844, interrompant toutefois ce séjour par un voyage de quelques mois à Paris et à Hyères ; voyage qu'il faut signaler, parce qu'il est fort possible que ce soit à cette occasion qu'elle ait rencontré l'ancien « grand chancelier », lord Brougham, que nous verrons plus tard s'intéresser à sa succession ; voyage qu'elle entreprend flanquée d'un ménage de domestiques gagés par les Lovelace, mais que cette sorte de garde du corps n'empêchera point d'être plein de heurts et de péripéties. N'y a-t-il pas des gens qui attirent les aventures, comme les cimes la foudre ? Et Childe Harold voyageait-il tranquillement ?

A Londres, où, après l'entr'acte d'Hyères, elle revient en mars 1843, on l'a accueillie fraîchement. Elle ne peut être pour les siens qu'une sorte de Méduse annonciatrice de nouvelles catastrophes. Seule, la plus jeune de ses sœurs, Emily, lui témoigne de l'affection et c'est encore beaucoup de générosité. « Je pardonne à ma mère et à tous ceux qui m'ont si cruellement persécutée. » écrira-t-elle plus tard sur son lit de mort, oubliant qu'elle a souvent porté, la première, de terribles coups.

Sa mère n'avait pas besoin de cette absolution-là. Envers elle, au contraire, Mrs Leigh nous paraîtra, d'abord maternelle et presque faible, puis timorée. Mais ne querellons point trop Médora là-dessus : de sa part, pardonner était très beau, surtout, peut-être, parce qu'elle-même avait eu des torts. Encore

ne connaissons-nous pas l'un de ses plus graves.

L'occasion, sinon le but, de ce retour au bercail a été un règlement d'affaires. Délaissée avec un enfant, elle cherche toujours à se procurer des ressources immédiates sur le legs Byron. Finalement éconduite par sa tante, la voilà maintenant aux prises avec sa mère.

Pas jolie mais pire, disait-on jadis d'Augusta au physique. Pas méchante mais pire, pourrait-on toujours dire d'elle au moral, tant cette légèreté et cette insouciance dont nous avons plusieurs fois parlé la font redoutable. Ces mêmes défauts lui serviront encore dans la longue et tragique bataille que sa trop irascible fille va maintenant lui livrer. Ils la rendront malléable et sujette à une direction qui lui assurera la

victoire. « C'était dans sa nature, écrit E. Barrington, de se dérober toujours devant les difficultés de la vie et de réserver toutes ses amabilités à ceux qui prenaient sa place devant le danger. »

On prélude néanmoins aux hostilités par une convention presque amiable, en date de juin 1842, où Médora accepte et contresigne l'attribution de 3 000 livres qui lui a été faite en 1839 sur les biens du poète. Le titre, demeuré jusqu'alors entre les mains des Leigh, lui est délivré et sans doute espère-t-elle pouvoir maintenant le mieux négociier, malgré l'usufruit dont il reste grevé. Mais quand elle est enfin détrompée, commencent ses protestations et ses cris. Elle, fille de Byron, ne pas obtenir plus que neveux et nièces ! Elle, seule cause du legs que l'on se partage, se contenter de si peu de chose ! Ou on lui octroiera beau-

coup mieux, ou elle invoquera publiquement et judiciairement contre sa famille sa naissance ignominieuse, base de ses droits privilégiés ! Sa naissance ! Il y a longtemps qu'elle ne fait pour elle aucun doute ; et depuis son retour en Angleterre, elle a encore su, par un de ses plus prodigieux prestiges, en arracher une confirmation aux lèvres plissées de lady Byron. Plus forte et mieux assurée que jamais sur ses positions, elle a déjà appelé à son aide son cousin, le duc de Leeds, neveu de sa mère, probablement aussi Berryer, lord Brougham qui fut peut-être la véritable cause, en 1843, de son voyage à Hyères, d'autres encore... Un scandale plus grand que celui de 1816 est près d'éclater.....

Que l'on songe à la situation de Mrs Leigh en face de cette colère et de

ces menaces ! au cas angoissant et douloureux qui se dresse devant la conscience de cette mère coupable, chargée de distribuer à ses enfants les biens du père d'un seul d'entre eux ! Si elle cède et favorise Médora, fille à la conduite « parricide » (le mot est de lady Byron) et sœur indigne, elle avoue à tous les siens le fruit de son inceste, elle accentue devant eux l'immoralité insolite du testament de Byron, elle attise encore les discordes de la famille. Si elle résiste, elle provoque pour la seconde fois un de ces éclats si contraires aux mœurs de son monde, elle offre à la malignité universelle un nouvel et redoutable aliment, elle transgresse, sans doute, la volonté vraie de son frère.....

« Ma femme..... mon enfant... ma sœur... il faut que vous disiez tout !..... vous connaissez mes dernières volon-

tés !... » balbutiait Childe Harold à Missolonghi, en 1824. Encore une fois, n'évoquait-il pas avec la lucidité des mourants la situation tragique où ses trop vagues libéralités de 1815 placeraient un jour la malheureuse Augusta ? Ses regrets, ses remords et aussi son désir de confier à Fletcher d'autres dispositions testamentaires, ne s'expliquent maintenant que trop ! Dans une lettre déjà relatée, du 27 mai 1817, à sa sœur elle-même, il avait prévu des difficultés et des conflits à propos d'Allégra, son autre fille naturelle, gratifiée cependant par codicille d'un legs déterminé ; comment n'en aurait-il pas pressenti, *in extremis*, au sujet de Médora qu'il n'avait même pas nommée ?

« Je pardonne à ma mère, » écrivait aussi M^{me} Aubin sur son lit de mort. Qu'aurait-elle eu donc à lui pardonner,

sinon cette distribution, à ses yeux frustratoire, du legs Byron.

Les actes et les paroles de tous convergent vers la vérité et nous y entraînent.

Cependant un répit intervient. Au milieu du duel pathétique où nous sommes, Médora laisse un instant Mrs Leigh pour se retourner une fois de plus vers Trévanion.

Elle le fait par l'intermédiaire et sur les conseils d'un homme fort avisé et grand temporisateur dont le but, en cette circonstance, semble surtout avoir été de suspendre encore le choc entre la mère et la fille : sir John Hughes, *solicitor*, c'est-à-dire à la fois notaire et avoué de la famille, personnage de premier plan dans toute cette affaire. On devine ses conseils et son raisonnement à la jeune

femme : « Le scandale que vous méditez risque de tourner à votre confusion et ne peut jamais vous procurer le moindre avantage matériel, car l'argument de votre naissance n'est point recevable en justice. Combien plus pratique et positif serait un secours obtenu de Trévanion, lui-même intéressé à l'apaisement général ! » Et Médora, un instant convaincue, se résigne à fouler aux pieds son amour-propre de femme abandonnée et à implorer de nouveau son séducteur.

Comme on devait s'y attendre, la tentative échoue : d'où fureur de la délaissée écrivant au sollicitor cette lettre que la colère lui dicte en phrases hachées, obscures et presque intraduisibles :

« La réponse que vous avez reçue de M. Henry Trévanion est ce que l'on aurait pu prévoir. Ma réponse est qu'il y

en a pour longtemps avant que M. Trévanion reçoive une lettre de moi. En parlant de mes amis, il devrait se rappeler que les chagrins et les souffrances qu'il a attirés sur moi retombent sur lui en opprobre et en déshonneur. Qu'il se rappelle comment l'ont traité ceux à qui je ne suis ni inconnue ni indifférente ; cela l'aidera à apprécier les sentiments de mes amis envers lui. Je ne sais si sa lettre tend à faire comprendre cela ou à convaincre un jour son enfant des bons sentiments de son père.

« En vous autorisant à entrer en relation avec M. Trévanion, je lui donnais une fois de plus l'occasion de bien faire, ou plutôt de remplir simplement son devoir. Il en a profité comme par le passé. Je ne le regrette pas ; car il vaut mieux être souvent trompé de cette manière que de se tromper soi-même une seule fois en

croyant injustement à la culpabilité de quelqu'un.

« Je vous envoie les papiers dont vous avez besoin et je suis, Monsieur, entièrement vôtre.

« Élisabeth Médora Leigh. »

« 25 décembre 1843. »

Était-il opportun de communiquer cette lettre ? Ainsi le juge John Hughes. Mais aussitôt, Trévanion la retourne, en affectant de ne répondre qu'à une missive antérieure du solicitor en faveur de l'enfant.

« Je vous renvoie la lettre de miss Leigh. Je suis très peiné qu'il soit entièrement hors de mon pouvoir, en ce moment, de contribuer à l'éducation de la jeune demoiselle qui fait l'objet de votre lettre du 12 décembre. J'ai à peine, en

effet, ce qui est nécessaire à ma propre subsistance. Je suis, Monsieur, votre très humble serviteur.

« Henry Trévanion. »

« Janvier 1844. »

Fin de non-recevoir sèche et banale. Nous sommes loin de la véhémence sincérité de Médora.

Quoique ce Trévanion soit peu intéressant, il importe beaucoup de préciser ici, à cause de sa fille Marie dont nous nous occuperons tout à l'heure et à qui ce détail ne sera point indifférent, que malgré sa très médiocre allure, il appartenait pourtant à une vieille famille noble de Cornouailles, déjà alliée à celle des Byron. La première alliance remontait au mariage de l'amiral Byron (surnommé la Tempête) grand-père de Childe Harold, avec l'une des deux filles de Wil-

liam Trévanion, membre du Parlement. William était mort en 1767 sans descendant mâle, mais une ordonnance royale de 1801 avait autorisé John Purnel Beetesworth, petit-fils de l'autre fille de William Trévanion, à relever le nom et les armes qui étaient : *d'argent aux deux chevrons de gueule ; chargé d'une fasce d'azur aux trois coquilles d'or.*

Il s'était beaucoup agi de cette première alliance lorsque, quelque 35 ans plus tôt, George Byron avait revendiqué la pairie. L'acte de mariage de son grand-père avec Miss Trévanion manquait, en effet, aux preuves de quartiers exigées ; et l'on désespérait de pouvoir jamais le produire quand, après de très coûteuses recherches, on finit par le découvrir, en pays de Cornouailles, sur les registres à demi rongés d'une petite chapelle privée. C'est à cette heureuse trouvaille que le poète avait dû

sa Seigneurie, chose pour lui bien plus précieuse que toute sa gloire littéraire.

Ajoutons, pour en terminer avec Henry Trévanion, qu'en 1845, il avait déjà acheté une propriété à Botivès, commune de Malguenac, Morbihan. Plus tard, sa malheureuse femme eut la faiblesse d'aller l'y rejoindre ; mais à la suite de nouveaux griefs, elle retourna en Angleterre et le laissa mourir seul dans son domaine, le 25 décembre 1854¹.

1. La plupart des détails que nous donnons sur Trévanion sont tirés de l'article de René Puaux (*Revue Bleue* du 1^{er} janvier 1927) ou fournis par M. Gourvil (de Morlaix) et par le comte Bégouën.



DES LETTRES TRÈS COMPROMETTANTES

CE cuisant échec du côté de Trévannion, après trois ans d'autres débats stériles, laisse le solicitor — aussi abondant soit-il en discours et en stratagèmes — à bout d'atermoiemens, et Médora de patience. Alors exaspérée, sentant bouillir dans ses veines tout le sang de son père, la fille de Byron se retourne vers sa famille, maintenant prête sans aucune rémission à faire flèche de tout bois. Jamais, d'ailleurs, arme plus empoisonnée au service d'une plus noire colère. L'occasion, que depuis longtemps elle

attendait et recherchait, s'est enfin rencontrée. Le désordre ou l'imprévoyance de sa mère a mis entre ses mains une liasse de lettres ou de brouillons de lettres d'où il résulte péremptoirement qu'elle est le fruit du péché. Seule une preuve indéniable et tangible lui manquait encore. A présent elle l'a ; et à peine l'a-t-elle, elle la brandit. C'est bien une Gorgone hérissée et sifflante, échappée de quelque tragédie grecque avec la Fatalité derrière elle.

Ces lettres et brouillons, disons-le tout de suite, sir John Hughes, dangereux adversaire, ne nous permettra jamais de les voir. Mais la lutte qu'il soutiendra à leur sujet, le soin qu'il mettra à les anéantir, les arguments surtout dont il justifiera leur destruction, renforceront puissamment à nos yeux tous les dires

de Médora sur leur thème et leur importance.

Rien de plus conforme non plus à tout ce qui est établi d'autre part qu'un pareil échange de documents entre le frère et la sœur. On sait combien Byron était épistolier et combien il s'extériorisait et se livrait facilement la plume à la main. Ses lettres à lady Melbourne en sont déjà une preuve frappante. On sait aussi que, jusqu'à sa mort, il est resté en correspondance suivie avec Augusta; que dis-je! Nulle de ses débauches et de ses aventures, ni Caroline Lamb, ni lady Oxford, ni Francis Webster, ni Jane Clairmont, ni la petite bourgeoise de Venise, ni la marquise Guiccioli de Ravenne, ni, à plus forte raison, aucune de ses autres passades — simples occasions de sadisme ou de gloriole — n'ont jamais pu le distraire d'elle. Il a vécu sans répit

sous son obsession perverse. Sans cesse, elle se retrouve au fond de son cœur et aussi de son œuvre, car les lyriques ne peuvent que se raconter eux-mêmes, et c'est pourquoi leur vie intérieure est si importante. Par elle, il est devenu le chantre d'une passion infernale et enchanteresse, non point célébrée avec les pudeurs et les timidités de *René*, mais avec un entraînement amer et un éclat éblouissant. A cause d'elle il se dresse dans notre mémoire comme un Titan enchaîné sous un front chargé de nuages ; comme un Prométhée dévoré par les remords d'une conscience qui vaut infiniment mieux que ses actes. Lisez *Caïn*, *la fiancée d'Abydos*, *Parisina*, *don Juan*, *Manfred* : « Entends-moi, Astarté ma bien-aimée, dit Manfred à son amante, j'ai tant souffert, je souffre encore si cruellement : nous n'étions pas nés pour

nous tourmenter l'un l'autre, quelque coupable que fût notre amour. »

Lord Lovelace ne s'est point trompé sur celle qui avait inspiré de tels accents et *Astarte* est le nom significatif de son livre contre son grand-père.

Même dans les derniers vers du poète, c'est-à-dire dans l'émouvant *Scherzo* :

I watched thee when the foe was at our side,

se trahit encore cette fascination. Et sa sœur est la personne dont il parle le plus jusque dans les balbutiements de son heure suprême.

Enfin, l'on sait aussi qu'Augusta, elle-même impulsive et communicative, lui écrit fréquemment — on peut deviner de quelle encre ! — et le guide de ses conseils — combien mauvais dans leur légèreté et leur inconscience ! — Elle est toute sa famille. C'est elle qui lui envoie à Mis-

solonghi la seule esquisse où il ait pu contempler les traits d'Ada, sa fille légitime. Elle seule, parmi les siens, reçoit sa dépouille, le 29 juin 1824 sur le quai de Londres, après le refus d'une sépulture à Westminster, lui ouvre le lointain caveau de Hucknall Torkard, suit le char mortuaire, du 12 au 16 juillet, et prend soin d'une inscription sur sa tombe :

SA SŒUR L'HONORABLE

AUGUSTA MARIA LEIGH

GRAVE CETTE ÉPITAPHE A SA MÉMOIRE

Quoi de plus naturel, après tout cela, que l'existence de « ces lettres et brouillons ou copies de lettres » dont maintenant Médora se prévaut et tire avantage ? Et quoi aussi de plus logique que de préjuger autre chose dans ces « lettres ou copies de lettres » que le seul secret

de l'inceste ? Pareil secret, déjà ébruité par les soins mêmes de la famille, ne mériterait guère ni la très dure et très longue bataille qui va s'engager autour de ces papiers, ni la sollicitude de Médora, réclamant, à l'article de la mort, la cassette qui les renferme.



*ACCORD DE FAMILLE ET DÉPÔT
DES LETTRES DANS UNE CASSETTE*

EN attendant, entre les deux parties plus que jamais exaspérées, sir John Hughes va s'efforcer plus que jamais, lui aussi, au rôle de modérateur. Mais son ingéniosité s'exercera plutôt pour un bien de paix qu'en faveur de la révoltée. Nous n'osons trop l'en blâmer : entre cette malheureuse enfant poussée au désespoir et cette mère ainsi attaquée, la situation est si difficile !

Donc, par les soins du dit solicitor, Médora, ses lettres à la main, commence

par toucher 500 livres d'un certain M. Law, moyennant un contrat de *mortgage* à intérêts sur la nue propriété de celegs Byron dont le montant est définitivement maintenu, sans autre recours possible, à la somme de 3.000 livres.

Qui est ce M. Law ? On peut le supposer simple prête-nom ou créancier complaisamment interposé.

En même temps que ce *mortgage*, sorte d'hypothèque admise par la loi anglaise sur les biens mobiliers, elle obtient de sa famille une rente annuelle et viagère dont le chiffre, longtemps débattu, s'élèvera en fin de compte à environ 900 francs. D'après les notes et correspondances que laissera notre héroïne, Berryer n'est point étranger à cette augmentation du chiffre d'abord proposé ; et c'est cette intervention à distance qui nous a fait supposer tout à

l'heure une entrevue du grand avocat et de lady Byron pendant le séjour de cette dernière à Paris.

Mais — et nous en arrivons au revers de la médaille, — en échange, la bénéficiaire doit déposer entre les mains de sir John Hughes, les terribles « lettres et brouillons ou copies de lettres » qui la rendent si agressive.

Dépôt dangereux car, par tactique et tempérament, notre solicitor est beaucoup plus prompt à recevoir qu'à rendre. Nous aurons l'occasion de le constater, même avant qu'il ne s'agisse de discuter la restitution des présentes lettres.

Cet imprudent dépôt n'est point encore tout; Médora doit, de plus, rédiger et confier au solicitor un testament qui nous apparaît comme une renonciation générale à tout ce qui n'est pas le legs Byron, et même à son nom de Leigh.

Tout se passe comme si on lui avait dit dans une atmosphère d'indignation et d'emportement : « Par les lettres dont vous vous targuez, vous vous excluez vous-même de la famille. Renoncez donc à en tirer un avantage quelconque et cessez même d'en porter le nom ! »

A quoi il semble qu'elle ait orgueilleusement répondu : « Soit ! mille fois d'accord ! Dorénavant vous ne m'êtes plus rien. Je vous ignore comme vous m'ignorez vous-même. »

En effet, dès ces conventions et ce testament, Médora Leigh n'existera plus. A son lieu et place n'apparaîtra définitivement désormais que ce personnage de convention que nous connaissons déjà : M^{me} Aubin. Pourquoi ce nom mystérieux et que rien ne paraît motiver ? Précisément, peut-être, parce qu'il ne se prête ni à explication ni à rap-

prochement. Volontiers nous le croirions choisi par Médora à cause de sa consonance aussi peu anglaise que possible, tant elle a de rancune contre tout ce qui rappelle l'Angleterre. C'est la répétition du geste qui l'a faite catholique. Ainsi Byron tournait le dos au monde anglosaxon et devenait carbonaro et philhellène. « On a trouvé, en regardant votre portrait, écrivait un jour Mrs Leigh au poète, que vous ressembliez à *Mignonne* (Médora). » C'était surtout au moral que *Mignonne* et Byron devaient plus tard se ressembler.

Donc, d'un commun accord, il n'y aura plus qu'une M^{me} Aubin fièrement retranscrite de la famille, mais une M^{me} Aubin désarmée, sans plus de droits que de prétentions et enchaînée par une rente de misère à une dépendance constante

et même à des résidences assignées !

En revanche, quel poids de moins sur les épaules de Mrs Leigh et des autres ! Quels atroces débats évités entre des enfants que déjà tant de choses irréparables divisent ! Quel nouvel esclandre public écarté ! Chacun aurait, sans nul doute, payé bien plus cher pareil débaras et semblable exécution !

Toutes ces affres de la famille devant la divulgation avec preuves à l'appui d'un enfant né de l'inceste sont naturelles et coulent de source. Nous ne faisons pas cependant que les supposer. Des témoignages existent de l'angoisse commune. Lady Byron, par exemple, a avoué ses propres transes dans une lettre du 4 avril 1843 à Miss Doyle. Elle y explique à cette dernière que si elle a cru devoir confirmer un jour à Médora sa véritable naissance, c'est afin d'éviter que le scan-

dale n'éclatât en cours du procès¹... Nous ne mesurons pas très bien une différence sensible entre l'éclat subit ou le prolongement d'un tel scandale devant la justice. Il semble qu'un pareil raisonnement manque un peu de sang-froid; et si tel est l'affolement d'Annabella, presque toujours maîtresse d'elle-même, quel ne doit pas être celui des autres?

Sir John Hughes peut se frotter les mains. En somme, on nous pardonnera le mot, il n'a fait de Médora qu'une bouchée... A cela, d'ailleurs, rien de bien étonnant! Entre cet homme d'affaires consommé et cette jeune femme toute d'impressions et même de sensations, pressée de besoins, rouée mais dépourvue de tout sens pratique, à la

1. *Revue Bleue*, René Puaux.

fois violente et faible devant les difficultés de la vie, la partie n'était pas égale.

Cependant, bon gré ou malgré, par dignité ou par force, prise ou non à son piège, Médora ne reviendra jamais sur cette répudiation réciproquement demandée et consentie. Jusqu'à sa mort, même dans les actes officiels, c'est de ce nom d'Aubin qu'elle tâchera de faire état. Et lorsqu'en 1849, M^{me} Aubin écrira un testament, forcément signé Médora Leigh, elle n'invoquera aucun droit patrimonial et ne disposera, conformément à la convention de 1844, que du legs Byron et *de la cassette qui renferme ses papiers*.

De leur côté, les Byron et les Leigh, pour qui cette substitution est précieuse et reposante, se garderont bien d'y jamais contredire. Nous verrons tout à

l'heure leur mandataire, sir John Hughes, s'appliquer à conserver, même après décès, ce nom d'Aubin à la défunte et à sa fille. Plus tard, ni Mrs Beecher Stowe en 1869, ni lord Lovelace en 1905, ni John Fox en 1924, ni aucun des porte-paroles de la famille ne poursuivra jamais, au delà de 1843, l'histoire de Médora. Jamais même aucun des Byroniens les plus autorisés ne paraîtra avoir rencontré dans les archives mises à sa disposition d'éléments relatifs aux dernières années de la triste dévoyée. Pourtant, l'épilogue de son histoire est aussi parfaitement connu des siens que son commencement; il leur est même beaucoup plus présent et beaucoup plus clair; il est aussi beaucoup moins pénible à ébruiter; et enfin, quelles que soient les conclusions qu'on prétende en tirer, il se rattache toujours très étroi-

tement au fameux *Byron mystery*, casse-tête de tant de chercheurs acharnés.

C'est donc par suite d'un concert délibéré, d'une obstruction systématique que la biographie de Médora a été jusqu'ici arrêtée vers 1843. On peut certes discuter — et tout à l'heure nous prêterons volontiers l'oreille à cette discussion — sur les motifs de ce silence subit et constant, de cette sorte de barrière devant laquelle les recherches ont dû tout à coup expirer, mais un fait nous paraît acquis et hors de conteste : De propos voulu et tenace, Médora Leigh, d'abord dissimulée autant que possible derrière M^{me} Aubin, a été précipitée, avec les traces elles-mêmes de ses papiers, dans de profondes oubliettes.

Et nous n'en éprouvons pas — faisons-le remarquer — plus d'indignation que

de surprise. C'était bien là, on le verra de mieux en mieux si on se rallie à notre raisonnement, la conduite que les circonstances dictaient à la famille.



*DERNIÈRE CHUTE ET RELÈVEMENT FINAL
DE MÉDORA*

LE sévère accord qui précède imposait, avons-nous dit, à M^{me} Aubin, tenue en laisse par sa pension viagère, certains lieux de résidence. Comme on le devine, tous furent, d'un commun avis, choisis outre-Manche; et soit que Saint-Germain-en-Laye ait été permis ou assigné, c'est là qu'elle se rend aussitôt.

Ah! ces lieux où on l'attache, quel supplice pour une nature si éprise d'indépendance! La plus belle ville du monde lui deviendrait aussitôt une pri-

son. Bravement et sans un murmure, elle acceptera tout le reste, mais elle s'insurgera bien vite contre pareille entrave.

Malgré son palais, sa royale terrasse et sa majestueuse forêt, Saint-Germain, dans les notes qu'elle avait laissées, n'échappait pas aux imprécations de la captive. Ainsi Louis XIV, qui ne pardonnait point à ce rivage les humiliants souvenirs de la Fronde; et ainsi encore Catherine de Médicis, que son astrologue avait terrorisée : « Méfiez-vous de Saint-Germain ! »

Il est vrai que la vie de notre pauvre héroïne n'y avait rien d'enviable. Déjà les 500 livres qu'elle a touchées sur le *mortgage* ont servi à payer des dettes. D'ailleurs elle n'a pas beaucoup plus d'esprit d'économie et d'ordre que sa mère ou que Byron. Bref, réduite

à sa seule pension, elle y mène une existence fort étroite. Jugez-en : incapable de subvenir pour sa fille aux moindres frais d'éducation, elle l'envoie à l'ouvrage des Sœurs de la Nativité. Quant à elle, elle doit se soumettre à des emplois domestiques dans la maison où elle habite !

Au fond, ce n'est là qu'un retour juste et moral des choses. C'est parce que le père a trop plané dans l'idéal et a trop méprisé les contingences et les lois que l'enfant connaît tant de servitude et se heurte si cruellement à la vie simple et quotidienne. Vie de Byron et vie de Médora, deux existences qui, jusque dans leurs contrastes, sont suite et fille l'une de l'autre. *Même au delà de la tombe, nos actes nous suivent*, selon le mot plein de profondeur et de vérité de Bourget.

Mais, en 1845, un commandant au 8^e hussards vient loger dans la même maison que M^{me} Aubin. Ce commandant a une *ordonnance*, Jean-Louis Taillefer, que son service met quotidiennement en rapport avec elle. Bientôt, cette *ordonnance* lui témoigne de l'intérêt, l'aide dans ses humbles besognes, lui offre même quelques secours tirés d'un remplacement qu'il est en train d'accomplir. Peu à peu, les relations deviennent telles qu'un mariage est projeté dès que surviendra la libération. M^{me} Aubin, déjà enceinte, accepte, pourvu qu'en l'épousant Jean-Louis Taillefer reconnaisse, en même temps que l'enfant à naître, la jeune Marie, fille de Trévanton. Et en novembre 1845, elle part pour Saint-Affrique pays de Jean-Louis, en invoquant auprès de ses parents d'Angleterre, toujours jaloux de ses

déplacements, un impérieux voyage de santé dans le Midi.

Quelle chute pour la fille d'un lord et pair du Royaume, plus orgueilleux de sa naissance que de son génie, plus fier de ses titres que de tous les honneurs dont Venise, Ravenne, Pise et la Grèce saluaient son passage!

Avec l'*ordonnance* Taillefer un mariage aura beau suivre; socialement, c'est une déchéance irrémédiable.

La courageuse M^{me} Aubin, naguère si vaillante à la lutte, a-t-elle donc abdiqué? Humiliée, vaincue et désespérée, s'abandonne-t-elle, maintenant, comme une épave au fil des événements? Peut-être. La misère défend mal les êtres les mieux trempés contre certaines heures de lassitude. D'ailleurs, véhémence et dérégulée comme Byron, elle est sujette comme lui à de brusques à-plats et à d'inattendues

volte-faces. Mais qui sait ! peut-être y a-t-il aussi, dans ce consentement à pareil mariage, un *Byronisme* d'un genre opposé, mélange complexe de vengeance insolente, de colère frénétique, d'hallucination morbide et de vanité à rebours.

On l'entend, on l'imagine, avec ses grands yeux clairs obscurcis de fureur et de larmes : « Vous allez voir, vous, qui prétendez me juguler ; vous, qui nous avez si dédaigneusement rejetés, mon père et moi, de votre monde orgueilleux ; vous, si imbus de l'esprit de classe et si animés de conservatisme social... »

« Sous des traits délicats, Médora cachait des sentiments semblables à ceux que le délire puise dans les accès d'une fièvre brûlante. »

Mais si socialement elle déchoit, mora-

lement elle se redresse. Entre Trévanion et Taillefer il y a toute la distance de l'inceste aux justes noces. Et ce Taillefer, brave et honnête garçon, apporte le salut lorsqu'on s'y attend le moins. Son action personnelle, le milieu si nouveau où il la conduit, un sentiment intime de réhabilitation, vont tout à coup changer Médora, aimer autrement son orgueil et son amour-propre, apaiser bien vite son âme orageuse. Tant il est vrai qu'il ne faut désespérer que des cœurs arides!

Oui, grâce à l'humble Taillefer, cette existence coupable, ardente et brûlée, va maintenant se terminer par les quatre nobles et tranquilles années de Lapeyre et sur la perspective de cette tombe où la vénération publique plantera une croix, un cyprès et des fleurs.

Vie de Byron et vie de Médora, disions-nous tout à l'heure, sont, malgré leurs

contrastes, suite et fille l'une de l'autre. Elles tracent aussi, dans un même bruit de tempête et de tonnerre, les mêmes chutes foudroyantes et le même relèvement final.



*MONSIEUR DE WAROQUIER INTERVIENT
LE LEGS BYRON EST RÉGLÉ*

MÉDORA Leigh est donc morte elle aussi en beauté à Lapeyre, le 28 août 1849. Les papiers authentiques qu'elle a enfin dû produire, la pension régulière qu'on lui sert, ont convaincu tout le monde de son origine. Mais certaines particularités de sa naissance, — et précisément celles qui, ici, nous intéressent le plus, — ne reposent guère encore que sur ses propres dires et ont, par conséquent, besoin d'une confirmation de la part des tiers.

Cette confirmation, nous allons l'obte-

nir grâce à l'intervention d'un homme sans autre mobile que son ardente charité, M. de Waroquier de Puel Parlan. Toulouse, qui n'a pas tout à fait perdu sa mémoire et qui voit ses enfants et ses petits-enfants poursuivre ses bonnes œuvres, ne s'étonnera pas de l'action généreuse, persévérante et méritoire dont nous allons parler. En exerçant pour le plus grand bien moral et matériel des Taillefer un dévouement qu'il aimait surtout à dépenser pour ses compatriotes de l'Aveyron, ce grand chrétien va aussi résoudre, sans le vouloir et même sans y penser, un très intéressant problème d'histoire littéraire.

Pendant les vacances de 1852, M. de Waroquier, que l'éducation de ses enfants avait déjà fixé depuis longtemps à Toulouse, villégiaturait à Saint-Affrique,

son pays natal. Un jour, un de ses cousins, M. Eugène de Cabanous¹, signale à son bienveillant intérêt la famille Taillefer dont on lui raconte la singulière histoire. Pressentant une grande misère à secourir, M. de Waroquier s'entoure aussitôt de renseignements. Officier démissionnaire de 1830, il garde encore dans l'armée des relations et des amitiés. L'ancien colonel de Taillefer au 8^e husards est, lui aussi, un homme de grand mérite, Jacques-Philippe Delmas de Grammont², aujourd'hui général et séna-

1. M. Eugène de Cabanous était l'oncle de M^{gr} de Cabanous, curé encore regretté de la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin, à Paris.

2. Auteur de la loi *Grammont*, protectrice des animaux, votée en 1850. Un jour Napoléon l'avait présenté au prince Albert, mari de la reine Victoria d'Angleterre, en ces termes : « L'auteur de la seule bonne loi que nous devons à la République. » Le général de Grammont a déjà mérité l'attention de divers biographes, parmi lesquels Tamisey de Larroque.

teur. Avec autorité, celui-ci vient confirmer de point en point le roman de Saint-Germain et la conduite parfaite de l'*ex-ordonnance* au régiment. Honnête, bon soldat et Aveyronnais, Taillefer cumule tous les titres au zèle sans cesse en éveil de M. de Waroquier.

D'ailleurs le pauvre homme est grandement embarrassé : depuis la mort de Médora, tous les subsides anglais ont cessé et il s'agit de disputer maintenant, sans relations et sans argent, à une famille puissante et doublement inaccessible, puisqu'elle est étrangère, les droits fort confus de la défunte. Peut-être même ces droits sont-ils maintenant devenus plus complexes, car Augusta Leigh, déjà veuve, est morte en 1851.

Taillefer a commencé par envoyer à sir John Hughes une copie du testament du 23 août 1849. Mais le solicitor, qui a

en main celui de 1844, n'a point paru disposé à entendre facilement d'une autre oreille. Il a exigé, à la place de la copie, l'original lui-même. On a commis la même imprudence que Médora pour ses lettres : on a eu le tort de le lui confier. Toujours grand temporisateur, il le gardera sept ans, tantôt en le critiquant dans sa forme ou dans son fond, tantôt en contestant la qualité de Taillefer ou en ne voulant connaître que M^{me} Aubin et Marie Aubin sa fille.

La lettre suivante, par lui adressée à Marie, précise l'état de la question en 1852.

Chapel Street, Bedford Row, 8 mars 1852.

« Ma chère Marie,

« J'ai reçu ce matin votre lettre avec le testament de votre mère. Il faut maintenant que je vous fasse une ou deux questions auxquelles il est nécessaire que vous me répondiez tout de

suite : je vois que votre mère l'a écrit tout entier ainsi que le mot « témoins ». Elle a aussi commencé sa signature par la lettre « E » qu'elle n'a pas tout à fait finie. Cela semble fait le 23 août et de son écriture ordinaire, ce qui était cinq jours avant sa mort, puisqu'elle est morte à deux heures, le 28. Puis vient sa signature « Elisabeth Médora Leigh, » qui est mal écrite et ne ressemble pas à son écriture ; et dessous il y a deux mots qu'il m'est impossible de déchiffrer, mais qui sont écrits par la même main et avec la même encre et même plume que la signature, puis le mot ou signature « Gontrand et Sales ».

« Étiez-vous présente quand on faisait ce testament et qu'on l'a complété ? Quel jour l'a-t-on terminé ? Ce n'était pas certainement le jour qu'il a été écrit. Par qui est-ce que le testament a été signé ? Était-ce en présence de votre mère et sur son désir ? Que signifient les deux mots écrits au-dessous de la signature ? Donnez-moi la description de Gontrand et de Sales. Ont-ils été appelés pour Témoins ? pourront-ils jurer qu'ils étaient tous les deux présents quand votre mère a fini et signé son testament ? S'ils n'étaient pas témoins, en quel caractère ont-ils signé ?

« Une autre question qu'il faut que je vous

adresse : je n'ai jamais bien compris si votre mère et M. Taillefer étaient mariés : je pense que oui, quoique son testament soit signé de son nom de fille. S'ils étaient mariés, savez-vous pour quelle raison elle n'a pas changé de nom ? Je vois dans le certificat que m'ont envoyé ses médecins qu'on la nommait Aubin jusqu'à sa mort, cela embrouille encore plus mes idées.

« Je ne vous demanderais pas tout cela si ce n'était pas nécessaire. Je pense que vous savez que dans le testament que votre mère a fait en Angleterre, vous êtes seule héritière ; au lieu que, dans celui-ci, il y a Taillefer, vous et le petit garçon, 'ce qui est d'une manière assez difficile à comprendre.

« A présent, jusqu'à ce que vous aurez répondu à mes questions, je ne vois pas ce qu'on peut faire du dernier testament qui n'est pas formellement exécuté.

« En attendant votre prochaine réponse, je suis à vous bien sincèrement.

JOHN HUGHES.

Les « une ou deux questions » anodinement annoncées sont, on le voit, assez

complexes. Le solicitor, au bout de près de trois années, n'est point encore résigné à sacrifier les dispositions de Médora Leigh à celles de M^{me} Aubin. Pourtant M^{me} Aubin ne revendique et ne peut certes revendiquer rien de plus que Médora Leigh. Pourquoi alors tant d'objections et de chicanes contre ce second testament?

Il faut que quelque clause y vienne bien fortement contrarier notre homme. Laquelle? D'ores et déjà on n'en aperçoit qu'une : *l'obligation de rendre les papiers de la cassette.*

Mais n'anticipons pas et évitons de tout lier à la manière de John Hughes. Le legs Byron et les papiers sont deux choses très distinctes dont il ne convient de s'occuper que séparément.

Du reste, M. de Waroquier, qui procède avec méthode, se garde bien de les

confondre. Allant toujours au plus pressé, il se consacre d'abord à la question d'argent. Nous n'avons qu'à le suivre. L'ordre de ses démarches mettra de la clarté dans notre exposition.

Un soin préalable lui incombe ; c'est de chercher des aboutissants.

Or, en parcourant les notes laissées par la défunte ou en interrogeant sa fille, il a recueilli le nom, alors célèbre et cité comme celui d'un ami, de ce lord Brougham, à l'âme généreuse, naguère défenseur heureux, devant la Chambre des Pairs, d'une autre grande pécheresse, la reine Caroline de Brunswick. Médora l'a, sans doute, rencontré à Paris ou sur la Riviera et gagné à sa cause, grâce à ce charme insinuant qui lui a déjà conquis les Sœurs de Relecq et la glaciale lady Byron elle-même. Brougham, écarté du

pouvoir par lord Melbourne — fils aîné de cette lady Melbourne, « cousine morale de M^{me} du Deffand » — est souvent l'hôte de notre capitale et surtout de Cannes dont il a fait sa patrie d'adoption. Il a certes beaucoup perdu, outre-Manche, d'une popularité un instant sans égale; néanmoins il y garde encore l'énorme influence d'un ancien « grand chance-lier ».

M. de Waroquier s'empresse d'entamer avec lui une correspondance qui sera longue et fructueuse. Sans retard aussi, il écrit à un secrétaire de l'ambassade française de Londres sur lequel il peut, par bonheur, largement compter, le baron de Dampierre. En outre, un de ses amis, M. Hugues de Bastoulh, fils d'une Fitz-Simons, a conservé outre-Manche de nombreuses relations, dont celle d'un banquier notable, M. Stutfield,

qui va rivaliser de dévouement avec M. de Dampierre.

Grâce aux uns et aux autres, une pression infiniment discrète et prudente s'esquisse autour des Byron et des Leigh, en faveur d'une liquidation amiable déjà réclamée par Médora elle-même.

Hélas ! cela n'aboutit qu'à remplacer des mesures dilatoires, à présent de cinq années, par une brusque offensive.

Il est vrai que jusqu'ici les prétextes à retardements n'ont point manqué. En effet, à la suite d'un procès touffu et depuis longtemps engagé, la Chancellerie est déjà chargée d'administrer et de liquider la succession de lord Byron ; mais maintenant, M. Law, créancier en nom du *mortgage*, et ceux qui ont avancé les frais (quoique ces derniers soient naturellement les parents de Médora, intéressés comme elle au procès, le solicitor

ne les désigne jamais plus clairement), se mettent à réclamer tout à coup, devant cette très haute cour, ou le paiement complet de tous les intérêts et sommes, ou la vente immédiate du legs! Voici du reste la lettre qu'écrivit à ce sujet John Hughes au banquier, M. Stutfield.

M. Stutfield, 15 Leicester Terrace, Hyde-Park, London.
Chapel Street, Bedford Row, May 3, 1855.

« Monsieur,

« L'état de l'affaire en question est simplement celui-ci : le procès en *Chancery* pour l'administration des legs de lord Byron est encore en cours. Notre intérêt y est seulement limité à un legs de trois mille livres (Remarquons combien J. Hughes, tout en soulignant son précédent succès, prend soin de séparer la cause de Médora de celle de sa famille), qui ne sera payable qu'à la mort de lady Byron, sans qu'aucun paiement puisse être attendu avant cette date. Mais un point plus important et au sujet duquel j'allais écrire à Saint-Affrique quand vous êtes venu chez

moi est le suivant : il y a longtemps que ce legs réversible a été frappé par M. Law d'une hypothèque en garantie d'un prêt de 500 livres (12.500 francs) sur lequel il est dû, en sus, une somme bien considérable d'intérêts et de frais pour le procès en *Chancery*. Ceux qui ont prêté menacent de faire payer en provoquant une vente. Avec la plus grande difficulté j'ai obtenu quinze jours pour écrire aux parties intéressées. La position est fort difficile, parce qu'il faudrait au moins 7 ou 800 livres (17.500 ou 20.500 francs) pour purger ce legs.

« Le pire est que, jusqu'à ce que le capital soit payable, il n'y a point d'argent pour les intérêts.

« Je me suis adressé à la famille mais n'ai pu rien obtenir.

« Si quelqu'un voulait faire l'avance, le remboursement est certain à la mort de lady Byron (elle a près de soixante-seize ans) ; mais en attendant, les intérêts devraient encore s'accumuler. Ayez la bonté de vous assurer si M. Taillefer n'a point d'ami qui puisse faire cette avance. Si elle ne peut être faite et si je ne suis pas à même dans la quinzaine de donner l'assurance qu'elle le sera, je n'ai aucun espoir d'empêcher la

vente après la quinzaine; et cette vente sera la perte entière de la propriété.

« J'écrirai à Mary Aubin à ce sujet dans deux ou trois jours et je serai heureux si vous voulez bien communiquer tout cela à Saint-Affrique et m'informer du résultat le plus tôt possible. Je suis, monsieur...

« JOHN HUGHES. »

Le péril était imminent. En cette extrémité, M. de Waroquier, auquel le solicitor avait un peu l'air de s'adresser à la cantonade, prit le parti d'en appeler directement à la *Chancery*.

La cour de chancellerie était la plus élevée des juridictions anglaises. Présidée par le lord chancelier lui-même, elle jugeait en *equity*, c'est-à-dire en vertu d'un droit superposé au droit commun, *Common law*, et comparable au droit prétorien de l'ancienne Rome.

Cet appel en si haut lieu rend, ici,

nécessaire une parenthèse : qu'on ne s'étonne point de voir M. de Waroquier, défenseur désintéressé des Taillefer, soulever ainsi pour eux ciel et terre. Qu'on ne l'imagine pas surtout ébloui et guidé par le prestige de Byron. Ce serait se tromper si gravement sur son compte que nous avons le devoir filial de le faire un peu mieux connaître.

Depuis sa démission, un haut sentiment lui imposait à tel point l'emploi de ses loisirs au profit d'autrui, que la charité était, en quelque sorte, devenue son métier. Toutes ses matinées, commencées de très bonne heure, étaient consacrées aux pauvres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul dont il faisait on ne peut plus activement partie ; et le reste de son temps appartenait encore, pour la plus grande part, à ses œuvres personnelles. L'affaire Taillefer n'est point la seule

dont il ait fait, pour ainsi dire, affaire d'état. Nous nous proposons même de tirer plus tard des papiers de ce socialisant à la manière des de Mun, des Ozanam et des La Tour du Pin, d'autres exemples, peut-être encore plus éclatants, du zèle dont il se sentait emporté en face de toute humble misère et de toute victime désarmée.

Cette digression nous tenait à cœur et on nous la pardonnera.

La supplique à la *Chancery*, datée du 3 mai 1855, reçut, le 24 du même mois, une réponse polie et motivée, signée de W. Spring Rice, premier secrétaire du lord chancelier; mais le très noble lord laissait simplement, disait-il, les choses suivre leur cours.

A ce sujet, il faut remarquer que Byron, mort à Missolonghi pour l'indépendance

de la Grèce, est maintenant devenu populaire et martyr illustre de la liberté. Tout ce qui le touche, jusqu'à l'infime et lointaine M^{me} Taillefer, peut donc relever, un jour, de l'affreuse et débordante politique. Quel gouvernement, dans ces circonstances oserait avouer la moindre intervention?

Soit par l'effet de cette tentative, soit par suite des lenteurs ordinaires à la justice en tout pays, l'affaire dont la solution paraissait tout à l'heure imminente est si bien suspendue, qu'en juin 1857, M. de Waroquier est encore à temps d'essayer une démarche auprès de lady Byron, elle-même charitable et adonnée, il le sait, aux bonnes œuvres. Sa lettre expose la situation intéressante et précaire des deux jeunes Taillefer et se termine ainsi :

« Je ne sais si ces deux enfants ont à espérer quelque chose des dons qui ont été faits à leur mère. Comment suivre un tel règlement quand on est étranger et hors d'état de souscrire à de grandes exigences ? C'est à votre pitié, seule, madame, que j'en appelle. La Providence vous a donné une fortune en rapport avec votre haute et noble position, soyez à votre tour Providence..... C'est avec le plus profond respect, madame..... »

Mais à ce profond respect, lady Byron, qui, une ou deux fois pourtant a encore trop écrit ou parlé, ne répond que par un silence plus profond encore. Le silence était souvent la grande force de cette femme calme, froidement vertueuse, inaccessible à « la douce faiblesse de pardonner », et à laquelle toutes les supplications du poète — supplications plu-

tôt inspirées à ce dernier, il est vrai, par l'ostracisme et le discrédit dont il était frappé que par le regret de sa faute — n'avaient jamais arraché, pendant huit ans, que quelques mots lapidaires. Elle était bien loin des sentiments de M^{me} de Staël qui, après avoir lu *Farewell*, pièce outrageante et cynique, s'écriait un peu à la légère : « Je voudrais être aussi malheureuse et avoir inspiré d'aussi beaux vers. »

Énigmatique lady Byron ! qu'y avait-il, en réalité, sous cette glace souvent fondue par un souffle surprenant de générosité ? Était-elle vraiment « inaccessible à la douce faiblesse de pardonner ? » Nous croyons qu'avec son intelligence « haute et claire comme un lever de soleil sur la jungfrau », elle avait saisi tout ce qui plaidait en faveur de ces êtres infortunés : Childe Harold, Mrs Leigh,

Médora, sans pouvoir cependant faire fléchir pour eux sa fierté native et ses principes sévères. « Le passé est mort, mais que votre sœur ne le sache jamais », avait-elle écrit un jour à Byron, de son style implacable mais démenti, lui aussi, par sa petite écriture tremblée et infiniment lasse. Au fond, elle ne voulait accorder ni à Augusta ni à personne le témoignage d'une pitié dont elle se refusait l'aveu à elle-même ; mais, sous des airs de marbre, cette pitié remplissait, nonobstant, son cœur douloureux.

Elle ne répond donc pas et empêche encore les autres de répondre ! Sans doute, en effet, est-ce à cause de son intervention que M. de Waroquier subit aussi le silence de Berryer. L'actif et courageux protecteur des Taillefer a pourtant de bonnes raisons de croire ce dernier au

courant et, cette même année 1857, il lui écrit plusieurs fois. Mais le vieux champion du Droit, n'accuse même pas réception.

Cependant, en 1859, les choses paraissent faire quelques progrès.

« Vous devez savoir, écrit le 24 février le baron de Dampierre à M. de Waroquier, que M. Hughes a enfin envoyé au tribunal civil de Saint-Affrique le testament de Médora Leigh. Il s'est plaint à l'avocat de l'ambassade — que j'ai ramené en partie à notre opinion — qu'on ne lui ait pas accusé réception. On aurait le droit d'y mettre peu d'empressement, mais peut-être serait-il mieux de ne pas lui tenir rigueur... J'espère maintenant que l'affaire de ces pauvres enfants pourra marcher et aboutir à un bon résultat. »

Vain espoir, puisque, le 6 janvier 1861, M. de Dampierre écrit encore, non plus d'Angleterre, mais du château du Vigneau, par Cazères-sur-l'Adour, Landes :

« Malheureusement, ne devant plus revenir à Londres, je ne pourrai terminer moi-même une affaire que j'avais tant à cœur. C'est pour moi un profond regret. Je vais envoyer ma procuration au chancelier de l'ambassade, qui s'en occupera consciencieusement; je tiens, toutefois, à ne pas me démettre tout à fait de la mission que vous avez bien voulu me confier et je serai toujours heureux de servir d'intermédiaire entre les bienfaiteurs des Taillefer et les personnes qui me suppléeront en Angleterre. »

Cependant, quelque temps avant cette lettre, un événement que M. de Dam-

pierre semble ignorer s'est produit : lady Byron, âgée de quatre-vingt-deux ans, vient d'achever une longue existence consumée à petit feu ou plutôt pareille à ce même feu sous la cendre. Le principal prétexte a disparu pour différer encore une liquidation pure et simple ; et un règlement a lieu.

En deux envois, l'un du 22 août 1861, l'autre du 22 juin 1862, M. Bouard, avocat de l'ambassade, adresse à M^e Leroux, notaire à Saint-Germain-en-Laye, une somme totale de 10.332 francs. A très peu de chose près¹, c'est tout ce qui revient aux Taillefer.

Sans aucun doute possible, telle était bien, réduite par les frais de justice, toute la part convenue et légitime des

1. Il y avait encore en Angleterre une somme litigieuse de 60 livres, dont M^e Leroux reçut aussi le décompte et le reliquat.

enfants de M^{me} Aubin. Néanmoins, en face de ce chiffre de 10.332 francs, il est assez mélancolique de penser que l'héritage de Byron, rien que par les droits d'auteurs qu'il comportait, pouvait assurer la fortune de beaucoup de monde.



*AUTOUR DE LA CASSETTE
LA BATAILLE REDOUBLE*

Nous voilà sortis du premier ordre de difficultés que nous avons signalé. La question d'argent résolue, nous nous trouvons enfin directement en face de ces « lettres et brouillons ou copies de lettres », objet de la préoccupation profonde de John Hughes, raison secrète de son opposition à ce second testament de Médora, où obligation lui est faite de les restituer. Pour nous, comme pour le solicitor, c'est ici le cœur de la lutte, le point principal d'où la lumière risque de jaillir.

Dans cette suprême bataille, les seconds de M. de Waroquier, toujours mandataire des Taillefer, vont être MM. Bouard et Roux, respectivement avocat et chancelier de l'ambassade de France, que M. de Dampierre s'est substitués en quittant Londres.

Une première réclamation est adressée par ces messieurs au solicitor dans les premiers jours de 1862.

« Plusieurs années avant sa mort et à différentes fois, répond John Hughes le 28 février 1862, M^{me} Taillefer a reçu des secours en argent de sa famille d'Angleterre. Cette assistance lui fut donnée par une convention à laquelle elle s'obligea formellement, convention dans laquelle j'intervins, parce qu'elle eut lieu par mon entremise et de laquelle il résultait que la cassette dont il est question ne serait

jamais ouverte ou retirée, au moyen du dépôt qui en était fait entre mes mains, mais que cette cassette y resterait d'une manière permanente, de telle sorte que son contenu resterait ignoré. C'était un contrat spécial, stipulé par moi, en faveur et avec l'autorisation de M^{me} Taillefer et pour des motifs importants et je me tiens engagé à son exécution autant qu'il est en mon pouvoir. »

Ainsi, le dépositaire commence par se retrancher derrière un dépôt que tout indique comme opéré par Médora elle-même, mais toutefois avec des modalités spéciales et *sui generis*. Cependant, quand, un peu plus tard, on revient à la charge en invoquant les règles universelles communes à tous les dépôts, l'astucieux solicitor éprouve le besoin de renforcer sa position et fait alors écrire énig-

matiquement par un tiers que « c'est un dépôt sacré et que, malgré sa demande (à lui John Hughes) le déposant (?) lui a fait défense de s'en dessaisir ». (Lettre de M. Bouard, 16 juin 1862.)

Faut-il donc entendre maintenant que le déposant n'est plus Médora ? D'une manière très visible, il ne s'agit là que d'une ruse de guerre que notre homme, aussi retors qu'inquiet, met très prudemment en œuvre par la plume de M^e Bouard et grâce à laquelle il espère jeter le trouble dans l'esprit de l'adversaire. Malheureusement une lassitude, que nous croyons sentir en particulier chez M^e Bouard, va faire réussir le subterfuge. En effet, en août de la même année, celui-ci écrit à M. de Waroquier :

Londres 11 août 1862; Chancery Lane.

« Monsieur,

« Samedi dernier, j'ai pu voir M. Hughes, à qui j'ai demandé de nouveau la remise de la cassette. Comme précédemment *il a résisté à mes instances en se fondant sur ce que cette cassette, dans l'intérêt de la famille et pour éviter un grand scandale, avait été déposée sous la condition qu'il ne s'en dessaisirait pas.* Il m'a rappelé les raisons contenues dans sa lettre du 28 février 1862 dans les termes suivants : ... (Ici transcription de la lettre rapportée avant celle-ci.)

« Comme de raison, Monsieur, j'ai fait valoir auprès de M. Hughes les motifs qui, tant en droit qu'en équité, m'ont semblé propres à vaincre sa résistance et sans manquer de faire ressortir aussi les inconvénients d'un procès.

« Ne pouvant réussir sur ce point j'ai tenté les moyens de conciliation.

« M. Hughes ne m'ayant pas paru éloigné d'adopter ceux qui pourraient s'accorder avec ses devoirs de dépositaire et la satisfaction à donner à la famille Taillefer, je lui ai proposé, sauf votre

approbation, que cette cassette soit ouverte par lui devant M. Roux, qui se rendra compte par lui-même de son contenu, *brûlera les papiers qu'il jugera scandaleux et contraires à la morale* et prendra les autres pour les transmettre aux héritiers.

« Comme de raison j'assisterai à cette opération dans l'intérêt de la famille et comme conseil de M. Roux.

« Si, comme je l'espère, vous donnez votre assentiment à cette transaction, il sera bon que la clef de cette cassette soit envoyée à M. Roux, attendu qu'elle est fermée et que M. Hughes n'en a pas la clef qu'il présume être restée entre les mains de M^{me} Taillefer. Autrement la cassette serait ouverte par un serrurier devant toutes les parties. Au surplus, cette cassette que M. Hughes m'a représentée est une petite boîte de fer-blanc d'environ un pied de longueur sur un demi-pied de largeur et de hauteur. Je l'ai soulevée et elle ne pèse pas beaucoup plus d'une livre.

« La lettre susénoncée de M. Hughes du 28 février dernier est sa réponse à la demande que je lui avais faite, au nom de M. Roux, de la cassette dont il s'agit.

« Je dois faire observer que M. Hughes m'a

affirmé que *cette cassette qui a été ouverte par M^{me} Taillefer en sa présence ne contient aucun titre ou pièce quelconque pouvant être un actif au profit de la succession.*

« Vous n'ignorez pas non plus, Monsieur, qu'en France un notaire faisant inventaire après décès est dans l'usage de détruire les papiers privés qui présentent un caractère d'immoralité. Dans ces circonstances, Monsieur, il me semble qu'il convient d'adopter la proposition que j'ai faite à M. Hughes et à laquelle il a adhéré. Autrement, et s'il fallait intenter contre M. Hughes une action en restitution de la cassette devant les tribunaux, je dois vous faire remarquer qu'il faudrait avant tout fournir la *cautio judicatum solvi* (le chiffre en serait considérable) ; et les frais à supporter dans une pareille instance, même en cas de succès, pourraient atteindre, sinon dépasser la faible somme qui revient encore aux héritiers¹.

« M. Roux partage mes idées sous ce rapport et il vous engage comme moi à ne pas faire de procès.

« Agréez, Monsieur...

« A. F. BOUARD ».

1. Sur les 60 livres.

JOHN HUGHES
ACHÈVE DE NOUS CONVAINCRE

Ainsi, dans cette cassette, dont il connaît parfaitement le contenu, le sollicitor accuse la présence de *papiers scandaleux, contraires à la morale et dont l'intérêt de la famille lui défend de se dessaisir*.

Nous croyons qu'il sera difficile, à quiconque nous aura attentivement suivi, de ne pas voir là une preuve, enfin matérielle et positive, de cet inceste jusqu'ici tant discuté entre le frère et la sœur.

Et c'est déjà une contribution impor-

tante au problème tel qu'il se pose en général. Mais, particulièrement intéressé ici par Médora, nous irons plus loin ; il nous semble voir en outre, dans les faits et gestes de sir John Hughes, l'aveu implicite de la paternité de Byron.

Un simple aveu de l'inceste explique mal, en effet, l'émotion et la vigilance du solicitor, puisque ses commettants eux-mêmes ont déjà saisi de cet inceste l'opinion publique et l'en ressaisiront encore en 1869, six ans après l'ouverture de cette cassette si opiniâtrement défendue. L'accusatrice, en 1869, Mrs Beecher Stowe, paraîtra, il est vrai, étrangère à la famille ; mais entre Lady Byron, qui l'avait prise pour confidente, et lord Lovelace, qui ratifiera plus tard l'essentiel de ses dires, elle le sera bien peu. Et l'accusation, alors, se fera même plus large et plus haute : jusque-là colportée seule-

ment de bouche en bouche, elle sera livrée, en 1869, aux cent mille échos de la Presse.

Il faut donc que John Hughes monte la garde autour de quelque révélation nouvelle. Or, quelle autre révélation qui touche davantage à *l'intérêt de la famille*, que l'aveu d'un enfant né du frère et de la sœur ?

S'il n'y a pas eu d'enfant, l'inceste a épuisé du premier coup toute sa nocivité. En effet, par la séparation tout de suite obtenue et par le scandale immédiatement provoqué, la famille a consenti, dès 1816, tous les sacrifices nécessaires pour ouvrir et fermer en même temps ce douloureux chapitre. Mais si jamais un enfant se révèle, le désastre qu'elle croyait avoir circonscrit déborde à nouveau sans qu'elle puisse, cette fois, l'endiguer.

C'est ce qui a d'abord menacé en 1844. Et les tractations de cette époque n'ont d'autre motif — nous croyons l'avoir montré — que la crainte d'une Médora instruite de sa naissance et prête à la publier avec preuves à l'appui.

C'est ce qui menace encore en 1862, quand interviennent, à leur tour, les enfants Taillefer.

Le danger, il est vrai, ne provient pas directement des papiers en cause. Aucun droit nouveau ne peut naître pour Médora et ses enfants de la preuve de leur filiation infamante ; et le solicitor a raison de souligner qu'il n'y a dans la cassette *aucun titre ou pièce quelconque pouvant être un actif au profit de la succession*. Mais qui ne sent qu'une pareille preuve est quand même très lourde de suites matérielles et morales ? Si la reconnaissance d'une fille de Byron

parmi les enfants de Mrs Leigh aurait eu, en 1844, les conséquences intérieures les plus graves, l'intrusion des Taillefer en qualité de petits-fils aurait encore eu les mêmes en 1862. Conséquences extra-légales, c'est entendu ! Mais la loi est une chose, la famille une autre. L'une peut être sauve, l'autre pas et John Hughes le sait très bien.

Du reste, pour le maintenir, devant le secret de la cassette, dans son attitude initiale, de nouvelles considérations viennent à présent s'ajouter aux anciennes. Rendre aux Taillefer un tel secret, c'est renforcer un cousinage plus encombrant que jamais et annihiler le très précieux bénéfice de 1844. C'est risquer des revendications plus importantes ou, du moins, un chantage plus retentissant. C'est, à un point de vue plus élevé, manquer au devoir de pudeur

familiale qui prescrit de ne pas laisser un pareil secret, dont les conséquences ont grandi et restent illimitées, courir encore le monde et qui ordonne, au contraire, de jeter enfin par-dessus le manteau de Noé.

Comme on comprend, désormais, que le très prévoyant, très calme et très sage dépositaire de preuves aussi redoutables et redoutées s'en déclare *le gardien qualifié* et se montre prêt à les défendre *autant qu'il est en son pouvoir* ! Il a conscience de soutenir une fiction tutélaire contre une très dangereuse réalité ; il y puise une grande force ; et nous-même, comme M^e Bouard, comme le grand Berryer, avocat de la légitimité, nous ne trouvons pas le courage de lui jeter la pierre. « Celui-là est le père que les noces désignent, » disait déjà le vieux Droit Romain. Si cette clef de voûte est

ébranlée, tout l'état social l'est avec elle, comme nous voyons l'être la famille en question. John Hughes, défenseur attitré de la loi, est donc bien dans son rôle; et aussi les Byron et les Leigh, représentants de cette vieille aristocratie anglaise, dans laquelle il faut bien reconnaître l'une des plus fermes colonnes de notre civilisation.

De telle sorte que nous en arrivons, non seulement à expliquer la conduite de tous, mais encore à la justifier; et nous y goûtons une satisfaction.

Quand une hypothèse concilie à ce point tous les raisonnements et tous les faits, on peut s'y tenir avec assurance : Médora est bien la fille de Byron. Nous ne voyons même, là contre, aucune objection sérieuse.

Avancera-t-on que, sans qu'il soit be-

soin d'invoquer un fait nouveau et une aggravation de l'inceste, il suffit, pour justifier toute cette résistance, de supposer que le solicator, soutenu ou non par quelques-uns de ses commettants, a lui-même pris parti pour le silence et l'apaisement ?

Dira-t-on encore, qu'en dehors de tout inceste, une simple correspondance injurieuse et irritée entre Médora et sa mère ou sa sœur, ou sa tante, pourrait expliquer les répugnances de John Hughes ? Ira-t-on même jusqu'à supposer que la famille, avec une mauvaise foi machiavélique, a supprimé ce dossier parce qu'au contraire il absolvait Byron et Augusta des accusations qu'elle avait portées contre eux dès la première heure et qu'elle avait souvent renouvelées et garanties depuis ? Soit ! Mais ce qui, dans les unes et les autres de ces hypo-

thèses, devient alors illogique et incompatible, ce sont les dires constants de M^{me} Aubin jusqu'à son dernier souffle. Médora, imprévoyante, lunatique, impulsive, était-elle capable de soutenir un invariable mensonge au sujet du contenu de la cassette et d'en pénétrer profondément, ainsi qu'on le verra, l'esprit de sa fille ? Se serait-elle livrée à la vaine et cynique comédie de réclamer solennellement sur son lit de mort un dossier qui n'aurait eu pour elle, et surtout pour ses enfants, aucun intérêt direct ? Pareille imposture sort-elle, en général, de la bouche des mourants ? Est-ce qu'enfin les deux échantillons sauvés et connus de ces papiers ne confirmeront pas, tout à l'heure, la portée généalogique que nous présumons ici à leur ensemble ?

Avec une force à peu près invincible, toute la logique des faits rassemblés

nous conduit à cette conclusion ; ces papiers tant disputés dissipaient le doute que l'on avait toujours voulu laisser planer sur la légitimité de l'enfant né le 20 mai 1814 et mettaient en lumière la paternité de Byron. L'aveu de cette paternité, et cet aveu seul, vient donner un sens conciliable et cohérent à l'attitude respective des deux parties en face du secret de la cassette.

Même si nous nous trompions sur la composition de ce dossier et si, à l'encontre de ce que nous croyons fermement, il n'était point principalement composé de lettres et brouillons entre Byron et Augusta, notre dernière et essentielle déduction résisterait et s'imposerait quand même, à savoir : qu'il en résultait la preuve de la paternité du poète.



CONSULTATION JURIDIQUE
POUR LES TAILLEFER

R AISON de plus pour laisser, moins que jamais, frustrer à la légère les enfants Taillefer de la preuve d'une filiation dont ils étaient personnellement persuadés et à laquelle, malgré tout, ils avaient le droit de tenir. Ceux-ci ont contre eux la nécessité sociale et le *fait du prince*, mais pour eux la loi naturelle et la justice absolue ; par là ils méritent grand intérêt et vive sympathie.

Avant de se soumettre aux exigences du solicitor, le consciencieux intermé-

diaire de la famille Taillefer voulut avoir l'opinion des plus hautes compétences juridiques de Toulouse : MM. les professeurs Delpech, Rodières, Bressolles et M^e Amilhau, notaire. Mais jamais les pièces qu'on leur mit en main ne purent leur permettre de trancher cette question, insidieusement soulevée et obstinément maintenue dans le vague, de la personnalité du déposant. Si bien, qu'après avoir vainement réclamé et attendu un éclaircissement sur ce point essentiel, leur avis, tout conjectural, fût le suivant :

« Il ne résulte d'une manière absolue, ni du dernier testament de la dame Leigh, ni des lettres de l'avocat de l'ambassade, que la cassette ait été déposée entre les mains de sir Hughes par la dame Leigh elle-même ; au contraire on pourrait croire, d'après une des phrases attri-

buées par l'avocat au solicitor (*malgré sa demande, le déposant lui a fait défense de s'en dessaisir*, 16 juin 1862) mais sans que cela soit certain, que le déposant serait autre que la dame Leigh et que ce déposant serait encore vivant.

« Dans ce cas, la recommandation du dernier testament deviendrait sans influence et M. Hughes ne devrait rendre la cassette qu'au déposant à moins qu'il ne fût prouvé : ou que le dépôt a été fait au nom de la dame Leigh ; ou qu'elle a été indiquée par le déposant comme pouvant recevoir la restitution ; ou enfin qu'elle était propriétaire de la cassette et de son contenu (art. 1937, 1938, etc. du C. Napoléon).

« Dans ces situations exceptionnelles, mais alors seulement, les héritiers de la dame Leigh pourraient forcer sir Hughes à leur livrer ces objets ; et ce

serait à eux de prouver devant les tribunaux anglais qu'ils sont placés dans l'un des cas ci-dessus indiqués. »

Allons, le tour était magistralement joué. Décidément sir John Hughes, merveilleux écran derrière lequel les Byron et les Leigh se mouvaient comme des ombres, était un fort habile homme ! Bien qu'au fond on ne fût point sa dupe, il fallait lui rendre les armes. Il le fallait même pour un autre motif car, poussé à bout, notre solicitor eût peut-être soulevé une nouvelle objection, à savoir : les papiers qu'on lui réclamait appartenaient-ils légitimement à Médora ? Objection trop tardive, mais gardant sa valeur morale.



*ON OUVRE LA CASSETTE, MAIS ON BRULE
SON CONTENU*

MIEUX valait donc ne pas insister à outrance ; et voici, copié sur l'original, le procès-verbal d'ouverture de la cassette dans les conditions que son avisé gardien avait su imposer :

« L'an 1863, le mardi 19 mai à dix heures du matin, en l'office de M. John Hughes, solicitor, demeurant à Londres, Chapel Street, Bedford Row, et où étaient réunis :

« 1° M. Hughes susnommé ;

« 2° M. Roux, chancelier de l'Ambassade de France, demeurant à Londres, Albert Gate House ;

« En qualité d'administrateur nommé par la cour de Probate de la succession de M^{me} Élisabeth Médora Leigh, épouse de M. Jean-Louis Taillefer, décédée à Lapeyre, commune de Versols, département de l'Aveyron (France), le 30 août 1849 ;

« 3° et M. Adolphe Moreau, principal clerc de M. A. F. Bouard, avocat de l'ambassade de France, demeurant à Londres, 5 Chancery Lane, M. Bouard en ce moment absent.

« Il a été dit et fait ce qui suit :

« M. Roux a donné communication d'une lettre à lui adressée, le 2 novembre 1862, par M. G. de Waroquier,

demeurant à Toulouse, rue de la Dalbade, n° 7, mandataire de MM. Taillefer père et fils et de M^{lle} Taillefer (Sœur Saint-Hilaire).

« Par cette lettre, M. de Waroquier, au nom de ses commettants, demande à M. Roux, en qualité d'administrateur en Angleterre de la succession de M^{me} Taillefer :

« De faire apporter, ouvrir ou briser devant lui, M. Roux, présents MM. Bouard et Hughes, une cassette déposée à ce dernier par M^{me} Taillefer.

« De prendre seul connaissance des papiers lorsqu'il ne jugera pas nécessaire que les autres les lisent.

« De conserver ce qui lui paraîtra utile et de brûler immédiatement tout le reste.

« Il ajoute que si, dans ces papiers, se trouvait l'indication du père de M^{lle} Tail-

lefer, elle tient à le savoir d'une manière certaine, une simple note, non signée, ne pouvant compromettre personne; que, le cas échéant, on voudra bien mettre tous les papiers conservés sous enveloppe, et les adresser, soit à M^{llo} Taillefer (Sœur Saint-Hilaire), couvent de la Nativité à Saint-Germain-en-Laye, soit à MM. Taillefer père et fils, soit à M. de Waroquier lui-même.

« Cet exposé fait,

« M. Hughes a présenté une petite cassette en tôle ou fer battu, fermée par une serrure dont il a déclaré ne pas avoir la clef et qu'on a dû forcer.

« Il a été immédiatement procédé par M. Roux à l'examen des papiers contenus dans ladite cassette et parmi lesquels il ne s'est trouvé ni valeur, ni titre, ni document quelconque. Au fur et à mesure de cette vérification, tous les papiers, se

composant presque uniquement de lettres et brouillons ou copies de lettres sans aucune importance dans l'intérêt de la succession en général ou des héritiers en particulier¹, ont été immédiatement brûlés. Il n'a été excepté que deux lettres, l'une de M. Henri Trévanior (*sic*) à M. John Hughes en date de janvier 1844 et l'autre de M^{me} Taillefer en date du 25 septembre (*sic*) 1843 contenue dans la première ; lesquelles lettres ont été remises à M. Roux qui pourra les envoyer à M^{lle} Taillefer (Sœur Saint-Hilaire) ou à M. de Waroquier².

« De ce qui précède il a été dressé le

1. L'incestueuse paternité de Byron ne peut, répétons-le, créer aucun droit légal au profit de Médora ou de ses enfants.

2. Nous avons cité plus haut les deux lettres dont il s'agit ici. Elles furent envoyées à M^{lle} Taillefer (Sœur Saint-Hilaire) par M. de Waroquier, le 15 novembre 1863.

présent procès-verbal au lieu et les jours haut susdits. Et les susnommés ont signé ces présentes pour servir et valoir ce que de raison.

« Ad. Moreau, Hippolyte Roux,
John Hughes. »

Deux observations sont à faire. D'abord, le procès-verbal précise qu'il s'agit « *d'une cassette déposée à ce dernier (Hughes) par M^{me} Taillefer* ». Médora en était donc bien l'unique et la vraie dépositaire. Voilà l'éclaircissement demandé avec instance par les jurisconsultes de Toulouse. Le solicitor croit pouvoir maintenant le donner sans danger. Mais l'incertitude troublante qu'il a insinuée dans le débat par l'intermédiaire de M^e Bouard, n'en est pas moins un nouveau témoignage de sa ruse, de ses craintes et de son embarras.

dale
 Nous
 férenc
 le pro
 vant
 raison
 froid;
 bella,
 même,
 autres
 Sir
 mains.
 le mot
 bouché
 bien ét
 faires
 toute d
 tions,
 dépour

le sir John Hughes
irréparable, et que
sement fait brûler
moins en partie, de
une question fort
ne peut-on retrou-
lettres dont le pru-
sacrifier que les
es ?

malheureusement
ughes a eu de nom-
struction et nous-
miner, nous en ren-

bre 1924, Maurice
encore : « Il y a dans
de des lettres d'Au-
16, qui contiennent
sa faute; sir Leslie
rait..... péniblement

En second lieu, deux lettres ont été épargnées : deux lettres qui, par leur sujet — la paternité de Trévanion — appuient les affirmations de Médora sur la nature de ce dossier et sont une nouvelle présomption pour que le sujet des disparues fût bien, en effet, une autre paternité aux conséquences beaucoup plus graves, la paternité de Byron.

Ainsi, résultat prévu et même annoncé, John Hughes, à ces deux exceptions près, a tout fait brûler ! il a anéanti la preuve écrite du secret de Médora ! Et derrière lui, la famille, restée prudemment sur ses gardes, va même s'efforcer d'en cacher les traces ! Mais la manière dont on l'a disputée au zèle infatigable de M. de Waroquier ne rend-elle pas déjà cette disparition presque superflue ?

Au surplus, ne parlons pas si vite de disparition et d'anéantissement. Il est

possible que le geste de sir John Hughes ne soit pas tout à fait irréparable, et que ce qu'il a si scrupuleusement fait brûler renaisse un jour, du moins en partie, de ses cendres. En effet, une question fort intéressante se pose : ne peut-on retrouver quelques-unes des lettres dont le prudent solicitor n'a pu sacrifier que les brouillons et les copies ?

La réponse reste malheureusement douteuse, car John Hughes a eu de nombreux émules en destruction et nous-même, avant de terminer, nous en rencontrerons.

Pourtant, en octobre 1924, Maurice Castelain écrivait encore : « Il y a dans les papiers de famille des lettres d'Augusta, datées de 1816, qui contiennent l'aveu explicite de sa faute; sir Leslie Stephen les trouvait.... péniblement humiliantes. »

S'agirait-il de quelques-unes des nôtres? Peut-être les détenteurs jugeront-ils à propos de l'éclaircir. Nous en savons déjà trop pour qu'on nous cache encore quelque chose.



LES DEUX TAILLEFER

Si maintenant il plaît à quelqu'un, philosophe, moraliste ou simple curieux, de pousser plus loin l'histoire des Taillefer et de poursuivre dans le monde ou le cloître la descendance obscure, mais vive, attachante et profondément imprégnée, de l'un des plus éclatants flambeaux de l'humanité, voici de quoi le satisfaire. Du reste avec elle continuent l'histoire de notre dossier et aussi notre démonstration.

Après la mort de Médora Leigh, son

mari, Louis Taillefer, reste à Lapeyre. Peu entraîné aux travaux de la terre et gêné par une excroissance sur le pied gauche, l'ancienne « ordonnance » y gagne assez mal sa vie et celle des deux enfants dont la charge est évidemment devenue bien plus lourde sans la pension de la mère. Heureusement, en 1852, l'aide providentielle de M. de Waroquier lui survient et ne l'abandonnera plus.

Dès le mois de septembre de cette même année, il est débarrassé, grâce à ce dernier, de Marie, reprise, on le verra tout à l'heure, par les Dames de la Nativité de Saint-Germain. Au début de 1855, toujours sous les mêmes auspices, il entre à Toulouse comme cocher chez le comte Jules de Roquette-Buisson, aux gages de 250 francs l'an et certains accessoires. Quelques années plus tard, son protecteur, dont la charité grandit à

mesure qu'elle a à s'exercer davantage, le place en qualité de valet de chambre chez son fils, M. Arthur de Waroquier de Puel-Parlan. Il y est encore en 1877. Il a soixante-sept ans, mais sa vie, déjà mêlée à un grand drame, ne va pas tranquillement et normalement s'achever. Au mois de juillet de cette même année, M. Arthur de Waroquier l'envoie au château de Gagnac, près de Toulouse, chez la baronne de Gary, née du Bourg, sa belle-mère, afin d'y préparer, avec deux autres domestiques, le retour de la famille, de Bagnères-de-Bigorre. Taillefer a sa chambre en haut. Le matin du 12 juillet, il trouve sans doute peu commode de descendre ses eaux de toilette, et un mauvais génie lui inspire de les monter dans une tourelle interdite à tous à cause de son parapet ébranlé. Sous sa pesée, celui-ci cède et il est précipité dans

le vide avec son seau et un pan de mur. Vers les cinq heures du matin, des faucheurs l'aperçoivent, la face à demi enfoncée dans la terre et encore chaud. La mort avait été instantanée. C'est ainsi que, par une fin tragique et assortie à la couleur Byronienne, le gendre de Childe Harold repose dans un petit cimetière du pays toulousain.

Pendant qu'en décembre 1854, Louis Taillefer prenait le chemin de Toulouse, son fils, le petit Élie, restait à Lapeyre sous la garde de ses oncles et de ses tantes.

Le 7 mars 1855, M. l'abbé Lafon, vicaire de Lapeyre, écrivait à son sujet à M. de Waroquier :

« Il est fort docile, fort intelligent et on ne peut s'empêcher de remarquer en

lui un petit air distingué des autres et qui le met au-dessus du commun. J'engage son père à ne rien négliger pour cultiver ses qualités naissantes. »

En partie sur la foi de ces paroles, celui que l'on peut bien appeler un admirable bienfaiteur se charge, l'année suivante, de l'instruction de l'enfant au collège des jésuites de Saint-Affrique, tandis que Louis Taillefer, son père, lui assure le vivre et le couvert chez M. Cabanes, négociant, à raison de 20 francs par mois. Sans doute les débuts au collège sont-ils satisfaisants, car, dans la lettre qu'il adresse en 1857 à lady Byron, M. de Waroquier s'exprime ainsi :

« Celui-ci (Élie) a maintenant onze ans et demi; ses facultés se développent d'une façon remarquable. Son père et

moi, nous voudrions, en attendant sa vingtième année, lui assurer une instruction suffisante pour une carrière dans l'armée. Mais ce sont là des projets fragiles. Vous seule, madame, pouvez assurer l'avenir du pauvre Élie...

Projets fragiles, en effet; mais surtout parce que le jeune Élie va démentir ces promesses. Il devient tout à coup désobéissant, colère, fantasque, un peu, peut-être, à la manière de sa mère et aussi de ce Byron écolier que Boutet de Monvel nous peint indocile, ombrageux, trépignant, déchirant ce qui se trouve à sa portée, brisant entre ses dents la porcelaine, donnant mille signes d'une violence morbide. Mais malheureusement, il n'y a dans l'orageux petit-fils aucun éclair annonciateur de génie. Cependant il suit ses classes au collège de Saint-Af-

frique jusqu'au milieu de l'année scolaire 1859-1860 où, à la suite d'une dernière incartade, les jésuites le congédient.

Peut-être la leçon lui servira-t-elle ; dans cet espoir, il est envoyé au petit séminaire de Belmont. Il y achève sa quatrième, mais n'y revient point.

Avec désormais un peu moins de pré-tention, son persévérant protecteur le confie aux frères de Toulouse, en subvenant même à des leçons particulières d'écriture et de comptabilité. Il y passe deux ans, après quoi il entre dans diverses maisons de cette ville : Ningres et Jacotot, Mognot et Beaudounet, etc... Partout ce sont les mêmes allures indépendantes et la même inconstance.

« Ton frère a fait un petit coup de tête, écrit Taillefer à Marie le 6 novembre 1864. Il était bien placé à Tou-

louse. Il a cru qu'à Bordeaux il serait mieux payé et il est parti. »

En mai 1867, époque où son père lui rend, chez M^e Amilhau, ses comptes de tutelle, il est de retour à Toulouse. C'est également dans cette dernière ville qu'il subit, cette même année, son conseil de révision. Les registres de l'armée le qualifient de « voyageur de commerce » et diagnostiquent à son sujet « Faiblesse et palpitations ». Il n'en est pas moins mis en activité le 23 juillet 1867 et incorporé au 3^e chasseurs d'Afrique. C'était le régiment où avait servi M. Arthur de Waroquier à sa sortie de Saint-Cyr. Racé au physique comme au moral, grand, avec le même menton volontaire que Byron et une chevelure blonde encore roussie par le coup de soleil qui dorait jadis les cheveux châains d'Augusta, Élie

est un assez beau cavalier, gardant quelque chose de très britannique sous l'uniforme français. Mais brève et peu brillante est pour lui cette carrière militaire dont on aurait voulu qu'il prît le goût.

Le 12 juillet 1877, on ne sait où lui annoncer l'accident et la mort de son père; lorsque, quelques jours après, une dépêche où il réclame de l'argent arrive de Lyon à l'adresse du défunt. Informé, il accourt le 23 juillet, recueille une somme de 1.044 francs et repart. Ensuite, pendant plusieurs années, nous perdons de nouveau une trace, aussi vagabonde et inquiète que d'autres déjà suivies, mais qui, jamais gravée sur du marbre, ne s'est que bien peu inscrite en procès-verbaux mémorables.

Cependant nous retrouvons plus tard notre homme, d'abord à Montpellier et enfin à Cette, sa dernière étape. Là, il

est marié à Constance Lavail et, inconstant quand même, devient tour à tour employé de la maison Caffarel, puis courtier en vins, puis secrétaire du Sanatorium Maritime. Mais il ne fait fortune nulle part ; et c'est à l'hôpital de cette même ville de Cette que veuf, sans enfant et misérable, il meurt en vingt-quatre heures, d'un « ictus apoplectique », le 22 janvier 1900 à l'âge de 54 ans¹.

Médora, Élie Taillefer, répliques lointaines d'un bel écho, épreuves dégradées d'une magnifique eau-forte. Qu'aurait été une troisième génération ? Peut-être un grand sujet de surprise, comme le sera cette demi-sœur d'Élie, cette Marie au patronyme changeant, fille d'Henry Trévanion, lui-même consanguin des Byron.

1. Ces derniers détails nous ont été aimablement fournis par M. le docteur J.-M. Petit, médecin en chef des hôpitaux de Cette.

UNE SAINTE : MARIE AUBIN

Nous ne voudrions certes outrager aucune des ombres, aussi pitoyables que coupables, dont nous venons de parler; mais, au moment de passer au dernier de nos personnages, deux vers de Rostand s'imposent à notre mémoire :

Si Job avait planté des fleurs sur son fumier,
Il aurait eu les fleurs les plus belles du monde.

Marie est, en effet, une belle, noble et pure fleur, merveilleusement éclore parmi les ronces. Elle a près de onze ans lorsque, revenant d'Angleterre, elle arrive à Saint-Germain, pleine du regret

de ce milieu de Londres dont on l'a arrachée. Elle garde surtout le souvenir de sa tante Emily, la plus affectueuse parmi leurs parents de là-bas. Sa mère, sans ressources pour pourvoir à son instruction, l'envoie, on se le rappelle, à l'ouvroir des Sœurs de la Nativité. Déjà elle ne passe pas inaperçue et ces dames, vite intéressées par ses grâces et ses promesses, la retirent elles-mêmes du milieu inférieur de leur ouvroir et la prennent dans leur pensionnat pour faire gratuitement son éducation. Heureuse chance mais qui ne dure point : c'est bientôt le départ pour Saint-Affrique, la mort prématurée de sa mère, la dure vie de Lapeyre.

Au milieu de ces tribulations et de cette gêne, sa beauté, son intelligence, sa distinction, le souvenir trop vif d'une autre existence peuvent être autant de

dangers de plus. C'est ce que mesure tout de suite M. de Waroquier dont le premier soin, en 1852, est d'en appeler aux premières maîtresses de la jeune fille, les religieuses de la Nativité. Heureusement encore, ces dames n'ont point oublié l'enfant de 1845 et elles sont prêtes à reprendre, avec la même générosité, l'œuvre jadis interrompue. Leur proposition est acceptée aussitôt que transmise et, dès le mois de septembre 1852, Marie retrouve auprès d'elles, en même temps qu'un sûr asile à ses dix-neuf ans, les moyens de parfaire une éducation qui, depuis Saint-Germain, en est à peu près restée au même point.

Il faut, en effet, qu'elle s'instruise : le plan qu'on a basé sur ses dons naturels est de faire d'elle une institutrice digne du milieu social le plus élevé.

Par une autre rencontre favorable, le

couvent de la Nativité est merveilleusement propre à une éducation supérieure. Depuis 1818, il a pris la place de ce célèbre pensionnat de M^{me} Campan qui compta parmi ses premières élèves, Hortense de Beauharnais et ses cousines Émilie et Stéphanie. En 1852, il tient toujours à honneur de perpétuer les mêmes traditions solides et brillantes. Il les perpétuera même bien longtemps encore puisqu'en 1914, au moment du drame de Sarajevo, c'est une de ses maîtresses, M^{me} Léontine de Wathaire, en religion Mère Saint-Léon, qui, depuis déjà plusieurs années, est chargée de l'éducation des enfants du malheureux archiduc héritier.

Mais on ne fait pas tout à fait ce qu'on veut des enfants de Médora et, pour la sœur comme pour le frère, les choses vont prendre un autre cours.

« On pense, écrit-on de Saint-Germain le 31 mai 1853, que les idées de cette jeune personne se tourneront vers la vie religieuse. On ne fera rien pour influencer sa vocation; mais si elle se manifestait, la communauté en serait heureuse. »

Pourtant le 7 mars 1855, M. l'abbé Lafon, dans une lettre dont nous avons déjà cité un autre passage, écrit, de son côté, à M. de Waroquier :

« Vous eûtes la bonté, monsieur, de me parler de la sœur d'Élie. Vous me disiez que vous en aviez reçu des nouvelles, qu'elles étaient fort bonnes, mais qu'elle aussi était dans une position critique. Aurait-elle l'envie de quitter le couvent? »

Non certes ! Mais c'est ici le premier

choc qui va nous révéler la qualité des sentiments de la jeune fille. Pourquoi, âme ardente et irrésistiblement appelée, s'attarde-t-elle quand même un instant sur le seuil de la vie monastique au lieu de se précipiter ? A cause de la parole sacrée donnée à sa mère lorsque celle-ci, sur son lit de mort, lui a remis et confié son jeune frère. Anxieusement elle s'interroge : Peut-elle abandonner à présent cet enfant à la seule garde d'un père qui n'a guère pour lui que sa bonne volonté ?

Il faut qu'après bien d'autres, M. de Waroquier, à la parole duquel on peut se fier, intervienne et s'engage à assurer son éducation et à veiller sur lui. Encore n'est-ce que lorsqu'en 1856 le petit Élie est déjà entré au collège des jésuites, qu'elle prend le voile des novices sous le nom de Sœur Nativité.

Dans la lettre que l'année suivante,

en 1857, M. de Waroquier adresse à lady Byron, il s'exprime ainsi :

« Les dames de la Nativité de Saint-Germain-en-Laye, après l'avoir tirée de l'abandon le plus dangereux, ont généreusement achevé son éducation; puis elles l'ont laissée libre, je puis l'affirmer, de faire de sa vie ce qu'elle voudrait. C'est librement qu'elle a choisi de rester parmi elles. »

La calme lady n'avait probablement pas plus le désir de critiquer qu'elle n'en avait le droit; mais l'auteur de cette lettre, tout en écartant pour lui-même et pour d'autres l'accusation d'avoir déterminé la jeune fille, voulait surtout rendre hommage à la plus sincère des vocations.

Oui, c'est bien spontanément et en

répondant à un sûr appel d'en haut que Marie est restée au monastère. Son noviciat terminé, elle devient cette sœur Saint-Hilaire dont l'âme trop vibrante et trop riche ne peut s'abreuver qu'aux délices de l'amour divin.

Tout ce qu'il y avait de douceur dans sa vie religieuse et aussi l'immense besoin d'affection de sa tendre nature s'étaient harmonieusement traduits dans une correspondance régulière avec M^{me} Arthur de Waroquier, correspondance que naguère encore nous avions entre les mains. C'était une sorte de louange tranquille, émaillée quelquefois de vers français ou anglais. On songeait au chant pur des cloches de Venise sur la lagune sereine et à l'apaisement de Dieu sur le tumulte de Childe Harold, de Manfred, de Conrad..... et des deux Médora.

Plus séduisante encore que sa correspondance était sa personne. Un rayonnement, qui tout ensemble sollicitait et subjuguait la sympathie, émanait d'elle, si intense, qu'aujourd'hui, plus de cinquante ans après sa mort, ceux qui l'ont connue le subissent encore.

Pourtant cette belle quiétude donnerait une idée bien incomplète de la véritable vie morale et spirituelle de sœur Saint-Hilaire. Non, son apaisement n'est pas toujours égal et inaltérable. Chez Marie Aubin, la véhémence et l'angoisse ancestrales se retrouvent, épurées mais reconnaissables, en des excès de délicatesse et des crises de conscience. Nous avons déjà vu une scrupuleuse piété filiale la disputer un instant à sa vocation. Maintenant elle porte comme une croix le lourd fardeau de ses origines deux fois criminelles. Il lui semble avoir à expier plus

qu'une autre et elle exagère quelquefois une règle à laquelle elle reproche de ne lui donner, le plus souvent, que douceur.

Le trouble est même plus profond. Byron disait quelquefois : « Je suis un homme sans caractère », voulant signifier par là qu'il était changeant, divers et en proie à des entraînements opposés. Ces heurts et ces inconséquences se manifestent peu ou prou chez chacun de nous et on peut dire que toute vie en est faite; mais il faut relever chez la sœur Saint-Hilaire une contradiction particulièrement notoire. Cette sainte religieuse qui, devant Dieu, s'accuse durement de son extraction et en bat sa coulpe jusqu'aux larmes comme d'une faute personnelle, ne s'en cache point cependant devant son entourage et va jusqu'à dévoiler elle-même les subterfuges et les mensonges de son état civil. Écoutons sur ce point

le précieux témoignage d'une compagne, M^{lle} C. D. qui, d'abord son élève, ne l'a plus ensuite perdue de vue et conserve encore d'elle un souvenir trop vivant pour que le cœur n'y ait point sa part¹.

« Marie Aubin nous parlait beaucoup de sa mère qu'elle nous représentait comme une grande dame, en disait beaucoup de bien, parlait aussi avec une grande affection de son *petit frère* sans jamais en prononcer même le prénom..... Comme elle a dû souffrir de la situation de sa mère à Saint-Germain et à Lapeyre, elle, si fière!... On croyait, au couvent, M^{me} Aubin mariée à M. Taillefer avant la naissance d'Élie; et aussi que

1. M^{lle} C. D. Dame pensionnaire chez les Religieuses de..... (Paris XIV^e). Les citations qui vont suivre sont extraites de plusieurs lettres adressées par M^{lle} C. D. à l'auteur, du 6 décembre 1926 au 5 janvier 1927.

M. Taillefer était officier, non ordonnance..... Elle insinuait que son père était un gentilhomme breton..... Elle nous parlait beaucoup aussi de la Bretagne et nous croyions qu'elle y était restée plus longtemps que vous ne le dites..... je ne l'ai jamais entendue non plus prononcer le nom de Leigh... et j'ai vu de mes propres yeux dans son livre d'office un souvenir mortuaire de sa mère (souvenir qu'elle avait dessiné pour soi-même) où elle nommait M^{me} Aubin, *Elisabeth, Médora Byron*. Elle y avait écrit, en les changeant un peu (elle pour ils) ces vers de Lamartine :

Étends sur elle la main de ta clémence;
Elle a péché mais le ciel est un don;
Elle a souffert, c'est une autre innocence;
Elle a aimé, c'est le sceau du pardon.

« Ce nom de Byron n'impliquerait

pas, ce me semble, que Marie Aubin fût petite-fille de lord Byron, mais seulement qu'elle descendait illégitimement d'Augusta Leigh, née Byron : père inconnu ! »

Ici, nous ne pouvons nous empêcher de trouver notre correspondante bien sévère pour Mrs Leigh. Nous croyons, nous, que le colonel écarté, aucun doute ne peut plus subsister sur le père véritable de Médora. D'ailleurs, ce qu'il nous faut surtout souligner et retenir, c'est la conviction ancrée dans l'esprit de Marie Aubin de l'illégitimité de sa mère. Nous avons déjà tiré argument de cette conviction ; et il est très opportun qu'elle se trouve ainsi confirmée.

« Un jour que devant elle, continue M^{lle} C. D., nous parlions de lord Byron,

elle dit : « Ce pauvre Byron, je l'aime bien ! » Nous étions d'ailleurs très enthousiastes du noble lord à cause de sa mort pour l'indépendance de la Grèce..... Je tiens d'une de ses compagnes, décédée en 1923 à plus de 80 ans et intime avec elle, qu'avant d'entrer au noviciat, elle a écrit pour supplier qu'on la laissât porter son vrai nom..... et ce qui me fait croire que le nom réclamé était Byron, c'est le memento de sa mère. La réponse fut négative. »

Interrompons encore cette lettre pour rappeler une autre tentative du même genre de la sœur Saint-Hilaire : c'est sa recommandation expresse, transmise à Londres en 1863 par M. de Waroquier, pour que soient au moins épargnées d'une destruction qu'elle pressentait inévitable les pièces relatives à sa propre

naissance. Il vaut certes la peine d'insister sur des préoccupations infiniment lourdes et douloureuses à la pauvre Sœur qui, partagée entre l'humiliation et l'orgueil de son ascendance, les délices et les macérations du cloître, les joies et les larmes, succombera le 23 juillet 1873 à l'âge de 39 ans.

« Elle est morte, poursuit sa compagne, en huit ou dix jours d'une péritonite qui n'était peut-être qu'une crise d'appendicite, maladie alors inconnue. Et quelle belle mort ! On récitait auprès d'elle les litanies de la Sainte Vierge auxquelles elle répondait : à la fin, elle commença un signe de croix..... sa main retomba sur son lit..... c'était la fin. »

Depuis longtemps l'idée de la mort, de

cette mort prématurée à laquelle les Byron semblent voués, lui était présente, mais sans lui inspirer ni crainte ni regrets. Recueillis sur un petit cahier renfermant à peu près tout ce qui nous reste de sa pensée et de son écriture, voici deux échos de ce pressentiment :

« La mort pour qui l'attend ne survient jamais avant l'heure. »

« Ma vie est comme la feuille d'automne qui tremble au pâle rayon de la lune. Fragile est son attache, brève est sa durée inquiète. »

Childe Harold, lui, n'eût certes point renié cette fleur de son sang que la plus romantique antithèse avait fait s'épanouir à l'ombre d'un monastère. Dans ce beau, lumineux et attachant visage de religieuse, non point figé et hiératique mais

au contraire mobile et tourmenté, il eût nettement discerné un air de famille.

Encore nous reste-t-il à raconter le trait qui achève d'idéaliser cette figure.



D'AUTRES PAPIERS DÉTRUITS

DÈS la mort de sœur Saint-Hilaire, un devoir important et pieux s'impose à M. de Waroquier vis-à-vis de la défunte et plus encore à l'égard des deux Taillefer survivants.

En outre des papiers de la cassette, Médora Leigh avait laissé des notes et une correspondance dont nous avons plusieurs fois, au cours de notre récit, fait mention et état. M. de Waroquier les avait soigneusement lues, étudiées et en partie recopiées; puis, avec non moins de soin, il les avait remises à sœur Saint-Hilaire.

Celle-ci, à son tour, les avait conservées et même enrichies en y joignant, par exemple, les lettres à elle adressées par sir John Hughes. C'était là un dossier précieux, non seulement pour elle mais encore pour son père adoptif et son frère Élie.

De plus en plus envahie par le presentiment de sa fin prochaine, elle s'inquiétait souvent du sort réservé après elle à ces lettres et notes. Elle avait naturellement songé à les envoyer au dévoué mandataire de sa famille et elle lui avait même manifesté son intention de les lui faire parvenir, à l'occasion, par la comtesse de la Roche-Aymon. Celle-ci, en effet, proche parente et compatriote de son bienfaiteur, était en même temps liée avec elle d'une vive amitié qui la conduisait souvent au monastère de Saint-Germain.

Mais voilà que la pauvre sœur meurt presque subitement sans avoir encore ni saisi, ni averti son intermédiaire. Même pour qui l'attend, la mort survient quelquefois avant l'heure!

C'est M. de Waroquier qui, dès la triste nouvelle, écrit à M^{me} de la Roche-Aymon pour la mettre au courant et lui demander de recueillir ce qu'en tout état de cause, il a le droit et le devoir de réclamer au nom des Taillefer, ses mandants. Aussitôt celle-ci de répondre par cette lettre écrite dans le style d'une génération qui a lu *Atala* et les *Martyrs*, mais qu'il nous plaît surtout de reproduire presque en entier parce qu'elle est une juste oraison funèbre de la sainte et sympathique sœur Saint-Hilaire :

Paris, samedi soir, 29 juin 1873.

« Mon cher cousin,

« Quoique j'aie dévoré et refoulé bien des larmes depuis deux ans¹, je n'ai pas eu la force de les retenir ce soir et c'est me prendre à tout ce qui reste d'elle désormais que de venir en parler avec vous.

« La nuit tombait quand votre lettre est arrivée... et je n'en croyais pas mes yeux ! Aujourd'hui même je faisais des projets de voyage à Saint-Germain et ne doutais pas que l'indisposition dont elle me parlait avec l'abnégation de soi que vous lui connaissiez n'eût cédé, n'ayant rien reçu de plus. Je regrette amèrement de n'avoir pas pressé mon père de me conduire une fois de plus. Hélas, le retard est maintenant irréparable... Il partageait si bien la véritable tendresse que cette nature exquise m'avait inspirée ! Ses larmes ont coulé avec les miennes et lundi, je pense, il ira me chercher les derniers détails dont j'ai besoin et remplir le vœu exprimé. Ces mal-

1. M^{me} de la Roche-Aymon fait notamment allusion à la mort de son frère, le brillant lieutenant Maurice de Laumière, tué à Buzenval le 19 janvier 1871.

heureux papiers ont dû la troubler, l'affliger; ne le craignez-vous pas? Peut-être m'eût-elle dit ce qu'elle n'osait écrire; cette discrétion, cette délicatesse puisées dans la souffrance et le malheur l'auront empêchée de me mander dans la crainte de me déranger. Je m'accuse d'avoir pu lui dérober un instant de ces épanchements et de cette douceur dont son existence a été si cruellement sevrée... Que n'avez-vous pas été pour elle, mon cousin? C'est Dieu qui vous paiera sa dette... Sa maigreur m'avait effrayée cette année... Je suis à bout de courage ce soir, sinon à bout de souvenirs. Je vous prie d'en faire vous-même la moisson et de la distribuer en gardant pour vous la meilleure part de ma chrétienne et douloureuse sympathie.

« JEANNE. »

« Hélas! Le retard est maintenant irréparable, » écrivait M^{me} de la Roche-Aymon. Il l'était même encore plus qu'elle ne pouvait le penser. En vain se rendra-t-elle à Saint-Germain : et en vain M. de Waroquier viendra-t-il, à son tour, à la rescousse.

Déjà les papiers ont été détruits. Que s'est-il donc passé? Est-ce la vénérable Supérieure, Mère Saint-Timothée, qui, mue par des scrupules de même ordre que ceux que John Hughes invoquait jadis, les a anéantis de sa propre autorité? Bien qu'étonnés d'un pareil geste de la part d'une Supérieure qui avait vécu tout ce drame en étroite sympathie avec Marie Aubin, nous nous étions résignés à y croire. Mais la même correspondante à la fois très aimable et très bien informée que nous citions, il y a un instant, nous propose une autre suggestion beaucoup plus vraisemblable :

« Ne serait-ce pas Marie Aubin elle-même qui, sur son lit de mort — car elle est partie en pleine connaissance — a prié qu'on brûlât ces papiers ?..... la religieuse qui, d'après ce que je

pense, a exécuté cet ordre est décédée en 1892. »

Il ne nous déplaît point de l'admettre. Plus, tout à l'heure, Marie Aubin nous a paru fière de sa lignée et plus nous admirons l'holocauste qu'elle consent maintenant. Cette rupture volontaire du seul lien qui la rattachait encore à ce monde ajoute un dernier mérite à sa vie rachetante et termine glorieusement la longue et dure bataille de toute son existence contre un orgueil atavique. Elle sacrifie saintement ces mêmes preuves et ces mêmes quartiers qui ont coûté tant de recherches et de soins à son grand-père et que, comme lui, elle estime par-dessus tout. Son âme peut désormais s'élancer sans que rien ne ralentisse sa céleste ascension. C'est l'anéantissement de ce triste et vain chartier qui va, pour elle,

compter, à présent, plus que tout. Là-Haut, Dieu jugera sans doute qu'il y eut, en effet, plus d'effort et de sublime dans cette renonciation suprême de sœur Saint-Hilaire que dans tout le génie de Byron !



CONCLUSION

M^{AIS} — pourquoi nê pas le reconnaître? — ce dernier sacrifice de Marie Aubin expirante nous condamne à un retour sur nous-mêmes. N'y avait-il pas, dans son détachement final, un conseil de silence et d'oubli que nous aurions dû suivre?

Le même feu purificateur qui deux fois déjà avait atteint les « malheureux papiers » de Médora et qui, plus tard et plus près de nous, a aussi consumé les lettres à M^{me} Arthur de Waroquier, n'aurait-il pas dû s'étendre encore aux

documents que nous venons de produire?.....

Fort à propos, les impressions, les idées et les jugements provoqués dans la presse française par la première publication de la présente étude¹ viennent nous rassurer!

Dans l'odieux égarement d'où est née Médora, Gérard Bauër, de l'*Écho de Paris*², reconnaît « un des instants les plus troubles de la vie de Byron, une de ces minutes qui décident de toutes les autres et nuancent à jamais une âme et un talent ».

« La tristesse insatiable de Childe Harold, le désespoir et les révoltes de Manfred, conclut Maurice Levaillant dans le

1. Le Secret du Poète. *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1926.

2. *L'Écho de Paris* du 16 décembre 1926.

*Figaro*¹, avaient décidément leur source au fond d'un tragique, d'un *shakespearien* remords. »

Paul Souday, du *Temps*², tout en faisant les plus expresses réserves sur nos conclusions, évoque lui aussi et s'explique mieux les poèmes « d'ailleurs sublimes » de *Caïn* et de *Manfred*.

Nous avons donc attiré une fois de plus l'attention sur l'œuvre et sur le visage, tous les deux pleins d'ombre et de tourments, du plus grand poète lyrique de l'Angleterre; sur le drame né de sa conduite infiniment criminelle et de son âme restée, malgré lui, de qualité. Et ce sont là des sujets non épuisés de méditation. Plus on connaîtra Childe Harold et mieux on pénétrera ses écrits.

1. *Le Figaro*, Supplément Littéraire, 27 novembre 1926.

2. *Le Temps*, 3 décembre 1926.

En même temps, nous avons encore atteint un autre résultat.

« Il faut étudier les maîtres que nous aimons, disait un jour Barrès à propos de Byron lui-même, pour les comprendre et, au besoin, pour leur pardonner. »

A travers les échos que nous avons éveillés, nous croyons reconnaître un sentiment de commisération en harmonie avec ce conseil sage et humain.

« La Société — cette honnête moyenne — ne devrait jamais se permettre, dit Charles Géniaux dans la *Dépêche* (de Toulouse)¹ de mesurer à sa taille les héros, les saints et les génies. » Voilà bien un nouvel effet de cette compréhensive mentalité de race, de cette géné-

1. *La Dépêche* (de Toulouse), 16 décembre 1926.

reuse pitié française qui faisait dire à notre bonhomme La Fontaine : « C'est être innocent que d'être malheureux », et qui inspirait à Lamartine ce beau vers invoqué par la sœur Saint-Hilaire elle-même :

Ils ont souffert, c'est une autre innocence.

Enfin, en étudiant à son tour cette même sœur Saint-Hilaire, « admirable antithèse romantique¹ », « fleur de délicatesse, d'intelligence et de moralité² », nous nous sommes débarrassés d'une inquiétude que le lecteur avait peut-être partagée. C'est au moment, en effet, où la longue et sombre histoire des Byron semblait nous imposer la solution païenne

1. Armand Praviel. *L'Express du Midi*, 2 décembre 1926.

2. Comte Bégouën. *Le Journal des Débats*, 30 novembre 1926 et 20 décembre 1926.

du Destin, ou celle, plus moderne, du Déterminisme, que la céleste sœur Saint-Hilaire, régénérée par la prière et par la foi, est venue exalter d'un grand coup d'aile son libre arbitre au-dessus des plus lourdes tares familiales qu'il soit possible d'imaginer.

Alors, ne valait-il pas mieux pousser, comme nous venons de le faire, la généalogie byronienne jusqu'à cette créature d'élite et, au lieu de livrer notre documentation au feu qui détruit, en tirer l'étincelle lumineuse et réchauffante de tous ces larges commentaires?

Toulouse, janvier 1927.



TABLE DES MATIÈRES

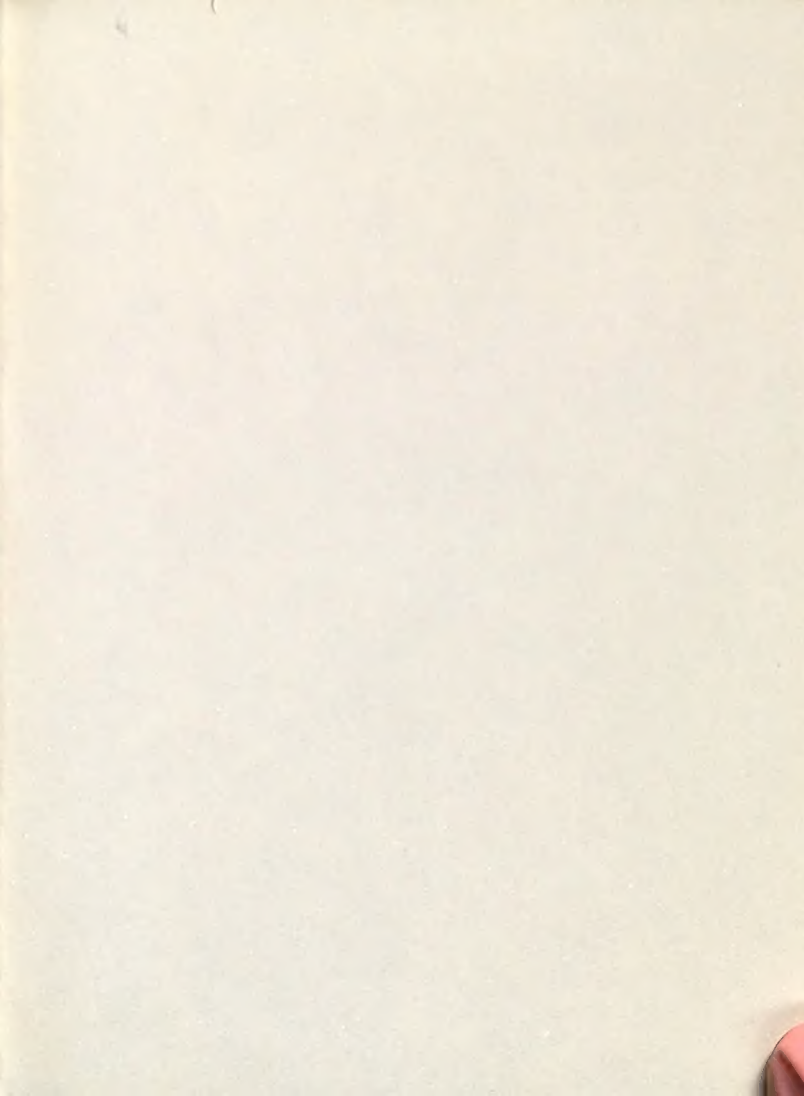
	Pages.
PRÉFACE	I
Une accusation qui rebondit	17
La mystérieuse Madame Aubin	33
Un testament inattendu et une naissance sus- pecte	48
Les dernières volontés de Byron	58
Premiers écarts de Médora	66
Médora en Bretagne	71
Médora, sa mère et Sir John Hughes	84
Des lettres très compromettantes	99
Accord de famille et dépôt des lettres dans une cassette	106

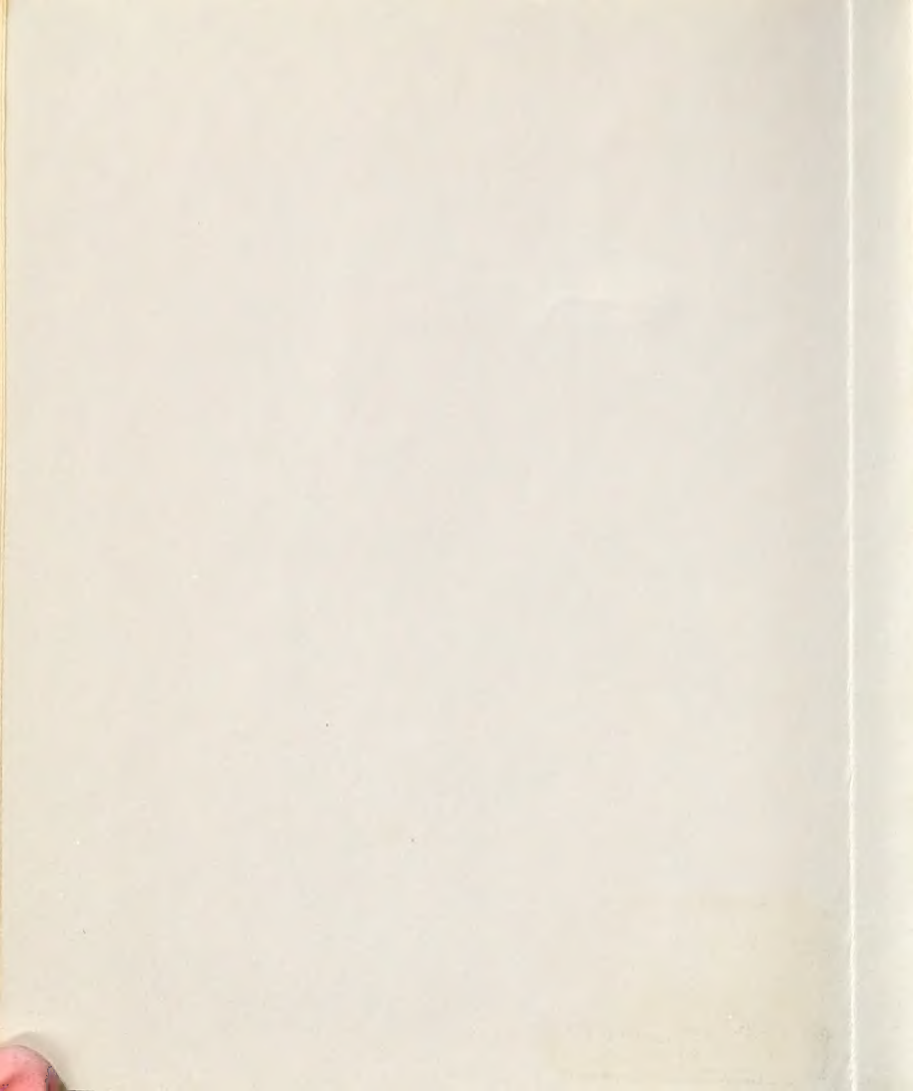
Dernière chute et relèvement final de Médora.	117
M. de Waroquier intervient. Le legs Byron est réglé.	125
Autour de la cassette, la bataille redouble.	148
John Hughes achève de nous convaincre	156
Consultation juridique pour les Taillefer	166
On ouvre la cassette mais on brûle son contenu.	170
Les deux Taillefer	179
Une Sainte : Marie Aubin.	188
D'autres papiers détruits.	206
CONCLUSION,	214



1081. — ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. — 9-27.







**HECKMAN
BINDERY INC.**



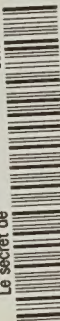
APR 84

**N. MANCHESTER,
INDIANA 46962**

PR 4382.V58 1927

cen

Le secret de



3 0081 000 285 563